VITT. EMANUELE III

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
253
NAPOLI

III

PROVINCIALE

I

Palchetto

Num.° d' ordine 2

30614

19 T 34

~~19782~~

B Tav.

~~117~~

V.

253 - 285

1

~~21-56~~ ~~56~~

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

T. Ier.

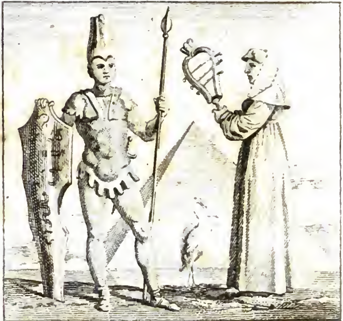
Cet ouvrage étant ma propriété, je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

A. Eymery

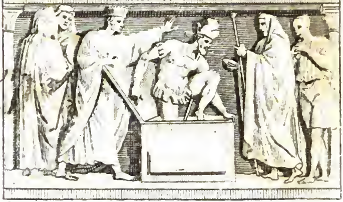
J. P. JACOB, IMPRIMEUR
A VERSAILLES.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

T. I. *Egyptiens.* Front



OSIRIS & TYPHON.



Hist. anc. *P. 5.* *Fre Lavm*

615349

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Ancienne.

TOME PREMIER,

CONTENANT L'HISTOIRE D'ÉGYPTE ET D'ASSYRIE.

PARIS,
A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,
rue Mazarine, n° 30.
1823.

AVANT-PROPOS.

Cui quidem ita sunt stoici assensi, ut, quidquid honestum esset, id utile esse censerent; nec utile quidquam, quod non honestum. CICERO. De Officiis.

Les stoïciens pensaient comme lui (Socrate); ils disaient que l'honnête est toujours utile, et qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête.
CICÉRON. *Des Devoirs*, liv. 3.

J'ÉCRIS ce livre pour la jeunesse; ma vieillesse veut lui être utile. L'étude de l'histoire est, selon moi, la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent. Les exemples frappent plus que les leçons; ils leur servent de preuves pour convaincre, ils les accompagnent d'images pour intéresser; l'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles.

Nous sommes organisés comme les hommes des temps les plus reculés; nous cité de Néron, les cruautés de Sylla, les débauches d'Héliogabale, l'hypocrisie de Tibère; si vous avez vu Denis terrible à Syracuse, vous le voyez humilié à Corinthe.

Les applaudissemens d'une inconstante multitude ne trompent pas votre jugement en faveur d'Anitus et de Mélitus; vous méprisez leurs délations, leurs calomnies, et vous suivez avec enthousiasme le vertueux Socrate dans sa prison, le juste Aristide dans son exil.

Si vous admirez la valeur d'Alexandre sur les bords du Granique et dans les plaines d'Arbelles, vous lui reprochez sans crainte son ambition démesurée qui l'entraîne au fond de l'Inde, et les débauches honteuses qui ternissent à Babylone la fin de sa vie. Vous préférerez à sa fausse gloire la renommée intacte et la vertu sans ombre d'Épaminondas, de Léonidas, de Titus, de Marc-Aurèle.

L'amour des Grecs pour la liberté peut échauffer votre âme; mais leurs jalousies, leur légèreté, leur ingratitude, leurs querelles sanglantes et leur corruption vous annoncent et vous expliquent leur ruine.

Si le colosse romain vous impose par sa vaste puissance, vous ne tardez pas long-temps à distinguer les vertus qui firent sa grandeur, et les vices qui amenèrent sa décadence.

La nuit de l'ignorance couvre la terre, la barbarie la dévaste comme un déluge; les débris de l'empire sont dispersés et ensanglantés par des sauvages, qui vous font mieux sentir tous les avantages des sciences qu'ils ont chassées, des lois qu'ils ont détruites. Mais enfin les lumières d'une religion spirituelle dissipent les erreurs de l'idolâtrie; les vices ne sont plus dans le ciel, Dieu seul y règne; la vertu ne manque plus de base solide : aussi vous trouverez généralement dans le monde moderne une civilisation mieux éclairée, des mœurs plus douces; un lien de fraternité unit le faible au fort, le pauvre au riche, les rois aux bergers.

Mais cette religion n'est pas toujours écoutée; ses ministres en abusent; les peuples l'outragent; les ambitieux la bravent; les princes l'oublient : aussi, à côté d'un petit nombre de héros parfaits, au milieu de quelques époques tranquilles et glorieuses, vous revoyez des monarques et des pontifes sanguinaires, des révolutions funestes, des guerres civiles et religieuses. Le flambeau de l'histoire, qui ne vous quitte pas, vous montre constamment la justice entourée de la paix, de l'amour et de l'estime; tandis que l'ambition, le fanatisme, la rébellion et la tyrannie sont toujours punis par de longs malheurs, et flétris par les infléxibles arrêts de la postérité.

L'habileté de Louis XI, les intrigues de Philippe II, la fortune insolente de Borgia ne vous empêchent pas de haïr leur mémoire ; vous brûleriez de partager la captivité du vertueux saint Louis : vous gémissez sur la victoire du connétable qui combat contre sa patrie; vous enviez le bonheur de Bayard qui meurt pour la défendre. Partout enfin vous trouvez la preuve de cette antique maxime qu'à la longue il n'y a d'utile que ce qui est honnête, qu'on n'est véritablement grand que par la justice, et complètement heureux que par la vertu. Le temps distribue avec équité les récompenses et les châtimens, et vous pouvez mesurer l'accroissement et la décadence des peuples sur la sévérité ou sur la dépravation de leurs mœurs. La vertu est le ciment de la puissance des nations; elles tombent dès qu'elles sont corrompues.

Mais plus les leçons de l'histoire sont utiles, plus il est important qu'elles soient bien présentées. Il n'est que trop d'historiens propres à égarer ceux qui les lisent; leurs plumes éloquentes ne sont pas toujours assez impartiales, assez exemptes de passions; elles nous trompent quelquefois, et flattent nos penchans. Beaucoup d'écrivains, éblouis par la célébrité, la prennent pour la gloire; d'autres mettent de faux et passagers intérêts à la place de la justice; et ces juges des rois et des peuples prononcent souvent au hasard des arrêts que leur dicte la crainte ou l'espérance, la reconnaissance ou la haine, et l'esprit de secte ou de parti.

Il faudrait donc, pour former des citoyens vertueux et pour éclairer les hommes sur leur bonheur, que celui qui leur apprend l'histoire, se dépouillant de tout esprit de circonstance et de système, leur fît juger les hommes et les événemens, uniquement d'après les règles de la morale; car l'esprit de secte et de parti n'est que pour un temps, la justice et la vérité sont de tous les lieux et de tous les siècles.

Le premier devoir d'un historien es de faire admirer la vertu, même lorsqu'elle est persécutée; de faire haïr le crime, malgré le succès précaire dont le couronne quelquefois le destin; et d'inspirer un juste mépris pour le vice, de quelque forme séduisante qu'il se montre souvent revêtu.

En développant aux yeux de nos disciples le vaste tableau de l'histoire du monde, nous leur présentons à la fois tous les exemples qu'ils doivent fuir et tous ceux qu'ils doivent imiter; mais la vue de ces modèles a son danger comme son utilité.

Ces hommes célèbres, qui viennent en foule de tous les pays et de tous les siècles pour appuyer nos préceptes, offrent un assemblage perpétuel de vertus et de vices, de grands talens et de honteuses faiblesses, de succès injustes et de revers non mérités.

Nous devons donc, avec le plus grand soin, accoutumer la jeunesse à bien distinguer dans ce mélange l'ombre de la lumière, à juger les hommes et leurs actions par leur moralité, et non d'après les hasards des événemens. Il faut enfin lui apprendre sans cesse, en admirant les vertus, les talens des hommes les plus illustres, à reconnaître, à condamner leurs faiblesses et leurs défauts, de quelque éclat qu'ils puissent être couverts par la fortune et par le génie.

En présentant ainsi aux yeux des jeunes gens les hommes et les événemens sous leur véritable jour, le but de l'historien doit être d'imprimer dans ces âmes tendres le respect pour la Divinité, le dévouement à la patrie et au roi, la vénération pour la justice, l'amour d'une sage liberté et le plus ineffaçable mépris pour tout ce qui blesse l'honneur et la vertu.

En composant cette histoire universelle, je me suis pénétré des principes que je viens d'exposer : c'est ce qui me fait espérer que mon travail sera utile. Beaucoup d'autres, avec plus de talent, m'ont précédé dans cette carrière : j'ai profité de leurs lumières, et je ne me suis éloigné d'eux que lorsqu'ils m'ont paru sacrifier, en quelque partie, la justice et la vérité à l'éclat de la fausse gloire, aux préjugés des temps, aux caprices de la fortune et aux passions politiques ou religieuses.

Cependant les erreurs en ce genre sont si rares chez les bons historiens, et si faciles à relever que ce motif seul ne m'aurait pas fait entreprendre un aussi long ouvrage.

La plupart des hommes sont obligés de consacrer leur temps à divers genres d'études, surtout dans un siècle où, les arts et les sciences ayant fait tant de progrès, on sent le désir et le besoin de savoir un peu de tout.

Il résulte de cette multitude de connaissances qu'on veut acquérir, une impossibilité presque absolue d'en approfondir aucune. Peu de personnes ont le loisir de lire de longs volumes, et beaucoup de livres d'histoire sont trop étendus pour attirer et fixer une jeunesse dont tant d'autres objets partagent l'attention.

Les grands auteurs de l'antiquité sont des sources intarissables de morale et d'instruction; mais la jeunesse n'en lit que quelques morceaux choisis. Les savans seuls jouissent complètement de ces trésors.

Les écrivains français qui nous ont donné des histoires générales, craignant de se répéter, n'ont point écrit l'histoire suivie de chaque peuple depuis son origine jusqu'à sa fin, et le jeune homme qui étudie leurs ouvrages, est à tout moment interrompu dans cette lecture. On lui fait quitter l'Égypte dès que Cambyse s'en empare, pour reprendre l'histoire de Perse; il est forcé d'abandonner celle de Perse pour l'histoire de la Grèce, lorsque les successeurs d'Alexandre se partagent son empire; de sorte que, promené d'un pays à l'autre, comme dans un labyrinthe, il perd le fil des événemens, et se retrouve avec peine dans un tableau tracé avec si peu d'ordre et de suite.

On a fait, je le sais, beaucoup d'abrégés de chaque histoire; mais ils m'ont paru généralement trop secs et trop incomplets; beaucoup d'événemens importans et de traits remarquables y sont oubliés; et, d'un autre côté, on y trouve, comme dans les histoires plus volumineuses, de trop longues réflexions qui coupent et ralentissent la narration.

Les auteurs modernes veulent presque

tous se trop montrer dans leurs ouvrages; leurs dissertations morales font disparaître l'intérêt du récit. Ce n'est plus l'histoire qu'on lit, c'est le professeur qu'on entend, et le charme cesse.

Il me semble que la réflexion doit naître des faits; il faut l'indiquer plus que la faire : plus elle est rapide, mieux elle pénètre; elle perd sa force dès qu'elle s'étend.

D'après ces observations, que je crois justes, j'ai tenté de suivre une marche différente. On trouvera dans cet ouvrage l'histoire non interrompue de chaque peuple, depuis sa naissance jusqu'au moment où il a cessé totalement d'exister comme nation indépendante.

J'ai voulu rassembler, dans le cadre le plus resserré, et sans confusion, le plus d'événemens possibles; j'ai cherché à y placer toutes les actions, tous les traits dignes d'être cités, et à n'y rien omettre de tout ce que la lecture des meilleurs historiens m'a fait désirer de retenir.

Je me suis efforcé d'y peindre fidèlement tous les hommes célèbres par leurs destinées, par leurs vertus, par leurs crimes, par leurs talens et par leurs vices; j'ai fait le plus souvent leurs portraits et prononcé leur éloge ou leur censure, en racontant simplement leurs actions et en répétant leurs paroles.

De courtes réflexions indiquent à la jeunesse le jugement qu'elle doit porter sur les hommes et sur les faits; elles font remarquer aussi la cause de la grandeur et de la décadence des États.

Si l'on trouve ma narration morale, intéressante et claire, mon style concis sans sécheresse et exempt de toute affectation, sans être totalement dépourvu d'élégance; si j'ai surtout trouvé le moyen d'instruire mes jeunes lecteurs en les attachant, et de leur donner d'utiles leçons de morale et de politique sans les fatiguer, j'aurai atteint mon but, et j'espérerai que, malgré la juste modestie du titre d'un ouvrage dédié à la jeunesse, il pourra être lu avec fruit et avec plaisir par les hommes.

HISTOIRE
ANCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.
DES ANCIENS PEUPLES.

Les savans ne sont pas d'accord sur l'ancienneté des peuples : les uns pensent que les Chaldéens ont été la première nation civilisée; beaucoup d'autres attribuent cette antériorité aux Égyptiens; et, suivant l'opinion de quelques autres, les Indiens et les Chinois la leur disputent avec avantage.

Cette question, qui a occupé tant de grands esprits, nous paraît impossible à résoudre, puisque chacun de ces différens systèmes ne s'appuie que sur des fables ou sur des faits épars, douteux et contestés; d'ailleurs nous ne voyons pas bien à quoi pourrait servir la solution de ce grand problème. Ce qui est important pour tous les hommes n'est pas de savoir quel est le premier peuple sorti de l'état sauvage pour vivre sous l'empire des lois; l'essentiel est de connaître les lois des différentes nations, leurs mœurs, leurs révolutions, l'histoire de leur gouvernement, et de bien étudier, pour notre propre intérêt, les causes de leur grandeur et de leur décadence, et tout ce qui peut avoir quelque influence sur la force, la durée des gouvernemens et sur le bonheur des hommes.

Les philosophes se sont efforcés, tout aussi vainement, de faire prévaloir leurs différens systèmes sur l'origine de la civilisation; d'abord l'état de pure nature nous semble une abstraction chimérique; car, dès qu'il y a famille, il y a société et commencement de civilisation; et cette famille, gouvernée d'abord, si l'on veut, par le pouvoir monarchique du père, a pu l'être républicainement à sa mort, si la nature ou le hasard n'ont pas donné à l'aîné des enfans les moyens de succéder à l'autorité paternelle.

La réunion plus ou moins prompte de plusieurs familles pour former un peuple, a dû dépendre de la différence des localités, du climat et de mille circonstances trop variées pour servir de base à une opinion certaine.

Dans les zones brûlantes ou glacées la réunion des familles a dû paraître plus difficile et moins nécessaire. L'homme, se nourrissant de la chasse dans les climats froids, vit errant et isolé; dans les contrées que le soleil féconde presque seul, le travail est peu nécessaire pour satisfaire les besoins de la vie; les hommes y sont indolens et sans industrie. Aussi tous les peuples dont la civilisation est la plus anciennement connue, habitent les climats tempérés. Au reste, partout les peuples chasseurs, et après eux les peuples pasteurs, ont été les plus lents à se civiliser; et les nations livrées aux travaux de l'agriculture sont celles dont les progrès ont été les plus rapides. L'on en conçoit facilement la raison, puisque l'art de cultiver la terre rend les sciences nécessaires et l'industrie indispensable. Cet art demande des instrumens, fait naître les fabriques et les métiers, exige la connaissance du temps, des saisons et du cours des astres; enfin l'agriculture multiplie les lumières des hommes, leurs rapports, leurs besoins et leurs jouissances.

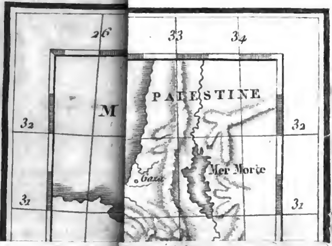
Quant à la forme variée des gouvernemens que se sont donnés différens peuples, elle a dépendu de la position dans laquelle ils se trouvaient, de la nécessité plus ou moins pressante de se défendre contre l'invasion des tribus nomades ou contre le pillage des chasseurs, et surtout du caractère des hommes que cette nécessité leur aura fait prendre pour chefs. Ainsi l'on pourrait croire qu'une peuplade tranquille, n'ayant à craindre que le choc des intérêts particuliers, a pu long-temps se laisser gouverner pacifiquement par la sagesse des vieillards; tandis qu'une nation, menacée par ses voisins et forcée d'obéir au plus brave pour se défendre, aura marché plus rapidement à l'état monarchique.

Au surplus, comme les peuples n'ont écrit l'histoire de leur gouvernement que lorsqu'ils ont été fort avancés dans leur civilisation, il est évident que nous ne pouvons savoir rien de positif sur l'origine et les premiers progrès de ce même gouvernement. Tout ce qu'ont recueilli à ce sujet les auteurs les plus savans n'est fondé que sur des traditions incertaines, mêlées de ces fables qui entourent le berceau des peuples, comme elles amusent l'enfance des hommes.

Nous croyons donc devoir nous abstenir de toutes recherches inutiles et de toutes discussions approfondies sur cette matière qui, véritablement, est plus curieuse qu'importante. Ainsi nous commencerons cet abrégé de l'histoire générale par celle des Égyptiens, puisque cette nation, quand même elle ne serait pas la plus ancienne, est celle dont nous pouvons suivre avec moins de doute les traces dans les temps les plus reculés, et qui offre encore à notre vue d'indestructibles et d'admirables monumens pour appuyer ses antiques traditions.

Les livres sacrés, en nous présentant l'histoire du peuple hébreu, nous font bien connaître la suite non interrompue des grands événemens du monde depuis la création de la terre jusqu'à la naissance de J.-C.; mais cette histoire, tracée par une main divine et que la foi respecte, doit être soigneusement séparée de toutes les histoires profanes. D'ailleurs le peuple hébreu ne fut jusqu'à Jacob qu'une famille ; et, tandis que les autres descendans de Noé se dispersaient sur la terre, la famille d'Abraham vécut dans la simplicité pastorale. Les Hébreux ne devinrent une nation nombreuse que pendant leur captivité en Égypte, monarchie déjà puissante et riche, dont les rois avaient de grands et de magnifiques palais, quand Israel était encore sous les tentes; enfin la civilisation des Israélites naquit à leur sortie d'Égypte, au milieu du désert; elle ne suivit point les progrès plus ou moins lents des législations humaines, et Dieu lui-même dicta le code de Moïse, ce code immortel qui gouverna toujours les Juifs lorsqu'ils formaient une nation, et qui les régit encore depuis qu'ils sont dispersés. Ainsi nous croyons qu'on peut, en suivant même les lumières de l'histoire sainte, regarder le gouvernement, la civilisation et la législation des Égyptiens comme les monumens historiques les plus anciennement connus.

Tom. Ier P. 25.


26
33
34
32
32
M
PALESTINE
Mer Morte
Gaza
31
31

pl
la
de
va
S
pa
te

d'

s
e
s

CHAPITRE II.

DE L'ÉGYPTE ET DE SES ROIS.

Des quatre parties du Monde, l'Afrique est la seule qui, jusqu'à nos jours, ait été presque totalement privée des lumières qui adoucissent les mœurs des hommes en les éclairant; et, à l'exception des Égyptiens et des Carthaginois, tous les peuples qui habitent ce vaste continent sont restés dans l'ignorance et dans l'enfance de la civilisation.

L'Égypte est un pays resserré par deux chaînes de montagnes, qui ne laissent entre elles et le Nil qu'une plaine dont la plus grande étendue est de cinquante lieues; la longueur de cette vallée célèbre est de deux cents lieues; elle est bornée au levant par la mer Rouge et par l'isthme de Suez, au midi par l'Éthiopie, au couchant par la Libye et au nord par la mer Méditerranée.

Hérodote prétendait que, sous le règne d'Amasis, on trouvait dans ce pays vingt mille villes habitées; mais ce qui est prouvé par tous les monumens de l'histoire, c'est qu'autrefois ce royaume était très riche et très peuplé.

On divisait l'ancienne Égypte en trois parties : la plus méridionale se nommait Thébaïde; celle du milieu, Heptanome; on nommait Basse-Égypte, ou Delta, les contrées septentrionales. Strabon rapporte que lorsque Sésostris réunit tout le royaume sous sa domination, il le partagea en trente-six gouvernemens.

Les ruines qui attestent encore à nos yeux l'antique magnificence de l'Égypte, se trouvent principalement dans la Thébaïde et dans l'Heptanome. On voit encore aux lieux où fut Thèbes, cette ville dont Homère a chanté la puissance, la terre couverte d'une quantité innombrable de colonnes, de statues et des allées à perte de vue, bordées de sphinx; on y admire les restes d'un magnifique palais où l'antique peinture étale encore ses couleurs. Homère dit que Thèbes avait cent portes, et que sa population permettait de faire sortir par chacune d'elles deux cent chariots et dix mille hommes. On voyait aussi dans la Thébaïde la fameuse statue de Memnon, qui rendait un son articulé lorsqu'elle était frappée par les premiers rayons du soleil. L'Heptanome possédait une grande quantité de temples, entre autres celui d'Apis, un des dieux les plus révérés par les Égyptiens. Memphis était la capitale de cette contrée; on l'appelle aujourd'hui le Caire; on y montre encore aux voyageurs le puits de Joseph, taillé dans le roc et d'une profondeur prodigieuse, qui servait dans les temps de sécheresse à élever les eaux du Nil sur une colline pour les distribuer par différens canaux. Cette contrée est encore illustrée par les pyramides, monumens prodigieux que le temps n'a pu détruire, et que l'on comptait autrefois parmi les sept merveilles du monde; tristes et vastes témoins de l'orgueil insensé de ces monarques qui ont fait périr tant de milliers d'hommes pour se bâtir des tombeaux.

Tous ces édifices étaient couverts de dessins et de figures qu'on appelle *hiéroglyphes*. Ils étaient destinés à conserver le souvenir des événemens les plus remarquables; mais, jusqu'à présent, les savans n'ont pu parvenir à retrouver la clef complète de cette écriture symbolique qui aurait répandu parmi nous de grandes lumières sur ces temps reculés.

Non loin de Memphis il existait une merveille plus surprenante encore que les pyramides; c'était un immense édifice composé de la réunion de douze palais qui contenaient quinze cents chambres au-dessus du sol et quinze cents au-dessous. La difficulté de se retrouver dans le nombre infini de terrasses et de galeries qui servaient de communication à tous ces appartemens, avait fait donner à cet édifice le nom de *Labyrinthe*. Il servait à la fois de sépulture aux rois et d'habitation aux crocodiles sacrés.

Un monument plus utile était le lac Mœris, creusé en partie par la main des hommes, et qui, si les anciens récits étaient parvenus jusqu'à nous sans erreur, aurait eu cent quatre-vingts lieues de tour et trois cents pieds de profondeur. Au reste, le but de cet ouvrage, incontestablement grand et admirable, était de corriger, autant qu'on le pouvait, les irrégularités du Nil, qui seul rendait l'Égypte féconde ou stérile par l'abondance ou la rareté de ses eaux. Le lac en déchargeait la terre lorsqu'elle était trop inondée, ou s'ouvrait pour les verser quand le fleuve en refusait.

Deux pyramides, portant chacune une statue colossale, s'élevaient au milieu du lac; elles étaient creuses, hautes de trois cents pieds, et servaient ainsi d'ornement et de suplément à cet immense réservoir.

Le temps a fait un acte de justice; il a laissé tomber dans l'oubli les noms des princes qui n'ont travaillé qu'à leur tombeau, et il nous a conservé celui du roi Mœris, dont les étonnans travaux n'avaient pour but que la prospérité de son empire et le bonheur de ses peuples.

La plus grande merveille de l'Égypte n'est pas l'ouvrage des hommes; la nature seule l'a créée, c'est le Nil. Il ne pleut presque jamais dans ce pays; mais son fleuve lui apporte annuellement, par des débordemens réglés, le tribut des pluies qui tombent dans les contrées voisines. L'Égypte était coupée de canaux qui distribuaient partout ses eaux bienfaisantes. Ainsi ce fleuve, répandant la fécondité, unissant les villes entre elles et la mer Méditerranée avec la mer Rouge, servait d'engrais à l'agriculture, de lien au commerce, de barrière au royaume, et était tout ensemble, comme le dit Rollin, le nourricier et le défenseur de l'Égypte. Le Nil a ses sources en Abyssinie; il coule paisiblement dans les vastes solitudes de l'Éthiopie; mais, en entrant en Égypte, il se trouve resserré dans un lit étroit rempli de rochers énormes qu'on appelle cataractes, et qui le rendent furieux. Il précipite rapidement son cours du haut de ces roches dans la plaine, avec un tel bruit qu'on l'entend de trois lieues. Ce qui cause ces débordemens si nécessaires à la fertilité de l'Égypte, ce sont les pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'août. L'inondation du Nil commence en Égypte à la fin de juin, et dure trois mois. Les plaines de ce beau royaume offrent ainsi deux aspects bien différens dans deux saisons de l'année: tantôt c'est une vaste mer sur laquelle s'élèvent une grande quantité de villes et de villages; tantôt c'est une belle et féconde prairie peuplée de troupeaux, couverte de palmiers et d'orangers, dont la verdure émaillée de fleurs charme les yeux.

La Basse-Égypte, qui a la figure d'un

triangle, est une espèce d'île formée par les deux branches du fleuve, qu'on appelait Pélusienne et Canopique. Les deux villes de Péluse et de Canope, dont elles avaient pris le nom, s'appellent à présent Damiette et Rosette; Saïs, Tanis, Alexandrie, Héliopole étaient les principales villes du Delta. Saïs contenait un temple dédié à Isis, avec cette inscription qui convient également à la vérité et à la nature : « Je suis ce qui » a été, ce qui est et ce qui sera, et per» sonne n'a encore percé le voile qui me » couvre. »

Hérodote aimait les fables : en parlant du temple du soleil qu'on voyait à Héliopole, dans le Delta, il raconte que le phénix, oiseau merveilleux et unique dans son espèce, naît dans l'Arabie, et vit cinq ou six cents ans; sa grandeur est celle d'un aigle; ses ailes sont mêlées de blanc, de pourpre et d'or; lorsqu'il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois aromatique, il y meurt; de ses os et de sa moelle il sort un ver qui se transforme et devient un nouveau phénix: celui-ci compose un œuf de myrrhe et d'encens; il le vide, il y dépose le corps de son père, emporte ce précieux fardeau, et vient le brûler sur l'autel du soleil dans la ville d'Héliopole.

Alexandrie, la principale des cités qui subsistent encore dans le Delta, fut bâtie par Alexandre-le-Grand, et égale en magnificence les anciennes villes de l'Égypte. Elle est à quatre journées du Caire. C'est là que se faisait le commerce de l'Orient, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais.

En écrivant l'histoire des autres peuples, nous ferons connaître leurs lois et leurs coutumes dans l'ordre des règnes et des époques qui les ont vus naître ou changer; mais nous n'aurions pu suivre cette méthode relativement aux Égyptiens. L'origine de leurs usages, de leurs cérémonies, de leur législation, se perd dans la nuit des temps : il serait impossible d'en découvrir la naissance et d'en suivre avec certitude les progrès. L'explication des hiéroglyphes pourrait seule nous faire retrouver les noms des fondateurs de cette école politique, sage et religieuse, si renommée parmi les anciens que les plus grands hommes de la Grèce, Homère, Solon, Lycurgue, Pythagore et Platon, allèrent exprès en Égypte pour y puiser les lumières qu'ils répandirent ensuite dans leur patrie. Moïse même est loué dans l'Écriture pour s'être instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. Ces considérations nous portent à faire précéder le récit des événemens par le tableau général des lois et des coutumes de l'Égypte.

La forme du gouvernement égyptien était monarchique ; mais l'autorité du roi, loin d'être absolue, se trouvait limitée par une aristocratie d'autant plus puissante qu'elle semblait tirer ses droits du ciel : et le corps des prêtres était à la fois le dépositaire des lois et des sciences, l'interprète des dieux, le surveillant et le juge des monarques.

La vie publique et privée des rois était entourée de gênes dont ils ne pouvaient s'affranchir, et de règles qu'on ne leur permettait pas d'enfreindre. Pour les préserver de toute pensée basse et servile, on éloignait d'eux tout esclave ; et, pour ne point compromettre les intérêts de la patrie, on leur défendait d'admettre aucun étranger à leur service. Dans la crainte des vices et des désordres qui suivent l'intempérance, on avait réglé soigneusement la nourriture et la boisson des rois; l'ordre de leurs occupations et l'emploi de leurs journées étaient de même décidés par la loi.

En se levant, ils lisaient leurs lettres; de là ils allaient au temple où le pontife, après la prière, prononçait un discours sur les vertus nécessaires aux monarques; sur les fautes qu'ils pouvaient commettre, et sur les dangers de la flatterie et des mauvais conseils.

On lisait ensuite devant eux les livres sacrés, qui contenaient les maximes et les actions des grands hommes, pour les engager à respecter leurs lois et à suivre leurs exemples.

Le monarque travaillait après avec ses ministres; il présidait le tribunal des trente juges, tirés des principales villes de l'empire, pour rendre la justice au peuple.

Le reste de la journée était consacré aux exercices militaires et à des conversations utiles. La piété, la frugalité, la simplicité entouraient le trône, et tout prouvait que les lois avaient été faites par des hommes qui étaient à la fois prêtres, législateurs et médecins.

La législation des anciens peuples était sans doute moins parfaite que celle des nations modernes, et cependant elle avait plus de force et de durée : on en trouvera la cause dans son origine. Les anciens législateurs d'Égypte et de Rome passaient pour avoir été inspirés par la Divinité ; on dispute contre les hommes et non contre les dieux. Les lois d'Osiris, d'Hermès, de Moïse, de Numa ne devaient éprouver aucune contradiction ; on les respectait comme des oracles ; elles devenaient des sentimens comme des habitudes, et se gravaient dans es âmes comme dans les esprits. La législation de ces peuples s'unissait d'une manière indissoluble à leur religion, et il leur était aussi difficile de changer de loi que de culte ; c'est ce qui explique leur constance à suivre leurs réglemens et leurs coutumes : elle était telle que Platon disait qu'on pouvait regarder une coutume nouvelle comme un prodige en Égypte, et que jamais aucun peuple n'a conservé plus long-temps ses usages et ses lois.

Pour rendre les juges indépendans et exclusivement occupés de leurs fonctions, on leur avait assigné des revenus, et ils rendaient gratuitement la justice au peuple.

On jugeait les affaires par écrit et sans avocats, parce qu'on craignait l'art de la fausse éloquence qui réveille les passions et trompe les esprits.

Le président du tribunal portait à son cou une chaîne d'où pendait l'effigie de la Vérité, et il prononçait ses arrêts en présentant cette image à la partie qui gagnait sa cause.

On punissait de mort le meurtrier, le parjure et le calomniateur.

Le lâche qui ne défendait pas un homme attaqué, lorsqu'il avait la possibilité de le sauver, perdait aussi la vie.

On ne permettait à personne d'être inutile à l'État; chacun s'inscrivait dans un registre et déclarait sa profession; une fausse déclaration se punissait de mort.

La liberté individuelle était fort respectée dans ce pays : on n'y arrêtait pas même les débiteurs. Mais, pour garantir la fidélité des engagemens, nul ne pouvait emprunter sans engager le corps de son père aux créanciers; dans cette contrée on embaumait et conservait les morts avec soin. Un pareil gage était sacré : celui qui ne l'aurait pas retiré promptement, aurait commis une infamie et une impiété, et, s'il mourait sans avoir rempli ce devoir, on le privait des honneurs de la sépulture.

La polygamie était permise aux Égyptiens : les prêtres seuls ne pouvaient avoir qu'une femme.

La vénération des pontifes pour le dieu Osiris et pour la déesse Isis, sa sœur, avait introduit un grand vice dans la législation égyptienne ; le mariage des frères avec les sœurs y était non-seulement permis, mais autorisé par la religion et encouragé par l'exemple des dieux.

La vieillesse jouissait en Égypte de beaucoup d'honneurs et de considération, et les législateurs de la Grèce imitèrent ceux de l'Égypte, en ordonnant aux jeunes gens de respecter les vieillards. Cette louable habitude annonçait et accompagnait une autre vertu, celle de la reconnaissance. L'ingratitude était en horreur, et les Égyptiens ont eu la gloire d'être loués comme les plus reconnaissans des hommes.

Si les rois devaient consacrer leur temps et leur vie au bonheur de la nation, elle les payait de leur peine par sa reconnaissance. Pendant leur vie les monarques se voyaient honorés comme les images de la Divinité; après leur mort on les pleurait comme les pères du peuple.

Quand un roi gouvernait mal et consultait plus ses passions que les lois, on gémissait en silence : les prêtres seuls lui faisaient de respectueuses remontrances; mais, lorsqu'il était mort, sa mémoire était sévèrement condamnée; car tous les monarques, en quittant le trône et la vie, étaient soumis à un tribunal qui examinait leurs actions, et prononçait, avec une inflexible justice, l'arrêt qui devait honorer ou flétrir leur règne, et décerner ou refuser les honneurs funèbres à leurs mânes.

On comptait dans l'État trois ordres principaux : le roi et les princes, les prêtres et les soldats; et trois ordres secondaires, les bergers, les laboureurs et les artisans. Les terres qui faisaient le domaine du roi, payaient les dépenses de sa cour et de l'administration.

Les biens des prêtres étaient affectés aux frais du culte et de l'éducation nationale. Les terres données à l'armée payaient la solde militaire.

L'ordre des prêtres était le plus respecté;

ils entraient dans le conseil, et portaient un habit distingué. Le sacerdoce était héréditaire.

Lorsqu'on était dans la nécessité d'élire un roi, s'il n'était pas de famille sacerdotale, on l'initiait dans l'ordre avant son inauguration. Les prêtres étaient exempts de tout impôt. Il paraît qu'ils avaient une religion secrète, différente du culte public : ils connaissaient la Divinité dont le peuple n'adorait que les images et les emblèmes.

Il existait aussi en Égypte des langues différentes : le langage sacré, que les premiers d'entre les pontifes connaissaient seuls ; la langue hiéroglyphique, qui n'était bien entendue que par les savans ; et la langue vulgaire, qui est encore celle que parlent les Cophtes, habitans de l'Égypte moderne.

Les législateurs égyptiens enseignaient le dogme de l'immortalité de l'âme, et croyaient à la métempsycose, pensant que les âmes, avant d'animer d'autres corps humains, passaient dans ceux de quelques bêtes immondes pour expier leurs fautes, si elles avaient été vicieuses : et comme, selon leur opinion, cette transmigration et ce châtiment ne pouvaient commencer qu'après la corruption du cadavre, ils cherchaient à la retarder en embaumant avec soin les corps de leurs parens. Ils construisaient avec beaucoup de magnificence leurs sépulcres, qu'ils nommaient des demeures éternelles, et ne considéraient leurs maisons que comme des hôtelleries.

Il n'est pas certain que les grands-prêtres de l'Égypte aient communiqué tous les secrets de leurs mystères et de leur culte aux philosophes grecs qui venaient les visiter. Nous dirons, en peu de mots, ce que ceux-ci nous ont appris de la religion des Égyptiens. Ils adoraient plusieurs divinités, dont les premières étaient le soleil et la lune, sous le nom d'Isis et d'Osiris; la Grèce reçut d'eux le culte de Jupiter, de Junon, de Minerve, de Cérès, de Vulcain, de Neptune, de Vénus et d'Apollon. Les emblèmes sous lesquels ils représentaient leurs divinités, étaient expressifs mais bizarres. Un œil au bout d'un sceptre signifiait la providence d'Osiris; un faucon, sa vue perçante; la statue d'Isis, toute couverte de mamelles, montrait qu'elle nourrissait tous les êtres; elle portait une cruche et un sistre pour rappeler la fécondité du Nil et les fêtes qu'on célébrait en son honneur. Sérapis, dieu de l'abondance, avait un boisseau sur la tête; Jupiter Ammon la tête d'un bélier; Anubis, celle d'un chien; enfin, beaucoup d'autres dieux, celles de différens animaux. Le peuple, naturellement superstitieux et grossier, oublia bientôt la Divinité pour adorer ses images; et, dans toutes les villes et bourgs de ce vaste pays, on vit les animaux et les plantes, érigés en dieux, devenir l'objet du culte le plus méprisable et le plus fanatique. Le rat ou le serpent, adoré dans une ville, était méprisé dans l'autre; on immolait dans un village ce qu'on encensait dans le village voisin, et cette opposition d'opinions et d'usages faisait naître entre les habitans du même pays des haines funestes que Diodore prétend avoir été provoquées par la politique d'un roi qui crut affermir son autorité en divisant ses sujets.

Une des plus fameuses de leurs idoles fut le bœuf Apis, universellement révéré. Jamais divinité n'eut des temples plus magnifiques, des prêtres plus riches et plus zélés. Les honneurs qu'on lui rendait, les dépenses pour le nourrir, le désespoir après sa mort, l'empressement à lui chercher un successeur paraissent incroyables. Lorsqu'on l'installait à Memphis, toute l'Égypte était en fête et en réjouissance. Il paraît que cette vénération avait fait une profonde impression sur les Israélites, puisqu'ils se révoltèrent dans le désert contre Moïse pour dresser un autel au veau d'or.

L'affection des Égyptiens pour l'ichneumon paraîtra moins déraisonnable, puisque ce petit animal combattait le crocodile, monstre redoutable et fort commun dans les eaux du Nil.

La superstition générale était portée à un tel point que les personnes les plus distinguées de l'État s'empressaient de servir, dans leurs temples, les chats, les oiseaux et les autres objets du culte populaire; déplorables preuves de la faiblesse humaine, qui nous fait voir la plus sage nation de l'univers livrée aux plus honteuses folies.

Beaucoup de monumens attestent les progrès du peuple égyptien dans l'astronomie, dans la géométrie et dans plusieurs autres sciences. Regardés comme bons agriculteurs, leurs nombreuses conquêtes ont prouvé leur bravoure; mais, s'ils se vantaient d'avoir découvert beaucoup d'arts et de métiers, on doit convenir qu'ils les avaient peu perfectionnés. Leurs édifices ne présentent qu'une architecture colossale sans goût et sans proportion; leurs statues sont informes et presque ébauchées, et leurs peintures, avec de vives couleurs, ne rappellent que l'enfance de l'art.

La navigation égyptienne s'étendait par la mer Rouge sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie. L'Égypte rapportait de l'Inde de grandes richesses, et peut-être quelques-unes des lois et des connaissances dont elle s'honore.

En général le peuple égyptien était grave et peu adonné au plaisir. Dans leurs festins, où régnait la tempérance, on leur présentait une tête de mort pour leur rappeler la brièveté de la vie.

Ils faisaient peu de cas de la musique, regardant cet art comme propre à amollir les mœurs. Les Égyptiens s'attribuent l'invention de l'écriture; ils traçaient leurs caractères sur l'écorce d'une plante du pays, nommée Papyrus.

Ce que nous allons dire, d'après les Grecs, des temps fabuleux de l'Égypte, fera connaître plus particulièrement l'idée que les Égyptiens s'étaient faite d'Osiris et d'Isis, leurs premiers souverains et leurs premières divinités : car il est impossible de séparer le commencement de l'histoire d'un tel peuple, de ses fables et de sa religion.

CHAPITRE III.

TEMPS FABULEUX, TEMPS HÉROÏQUES; ROIS D'ÉGYPTE.

Jupiter et Junon, enfans de Saturne et de Rhée, c'est-à-dire du temps et de la terre, engendrèrent Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. Rhée, ayant commis une infidélité avec Mercure, fut condamnée par Saturne, son mari, à ne pouvoir accoucher dans aucun mois de l'année; mais Mercure déroba à plusieurs mois des heures, dont il forma cinq jours qui n'appartenaient à aucun de ces mois, et pendant ces jours Rhée accoucha d'une multitude de dieux et de déesses. L'un de ces dieux fut un nouvel Osiris qu'une vierge éleva avec beaucoup de soin et de tendresse.

Chargé de gouverner l'Égypte, il adoucit les mœurs sauvages de ses habitans; il bâtit la première ville, fonda les premiers temples, et conçut le projet de civiliser toute la terre. En parcourant le monde dans ce dessein, il n'employa d'autres forces que celles de l'éloquence, de la musique et de la poésie; neuf vierges, habiles musiciennes, l'accompagnaient dans ce voyage, sous la conduite d'Apollon son frère.

Maron, qui le premier apprit à cultiver la vigne, et Triptolème, auquel on doit l'art du labourage, de la semence et des moissons, marchaient à sa suite. Enfin il grossit son cortége de quelques satyres, dont les danses et la gaîté lui parurent propres à gagner l'esprit des peuples qu'il voulait soumettre.

En quittant l'Égypte, Osiris y laissa Hercule pour la défendre à la tête d'une armée. Antée, Busiris et Prométhée furent chargés du gouvernement des provinces, sous l'administration générale d'Isis que dirigeait et conseillait Hermès. Hermès était le plus habile des hommes, dans l'opinion des Égyptiens, puisqu'ils prétendent qu'on lui doit les sons articulés, les lettres, la religion, l'astronomie, l'arithmétique, la lutte, la musique, la lyre à trois cordres et la culture de l'olivier. C'est cet Hermès qu'on nommait *Trismégiste*, trois fois grand, et qu'on assurait être le même que Mercure.

Osiris parcourut l'Arabie, l'Éthiopie, les Indes et toute l'Asie, bâtissant partout des villes sur son passage, érigeant des temples et enrichissant tous les peuples de connaissances utiles.

Revenu dans ses États, le conquérant législateur fut bientôt trahi par Typhon, son frère, qui voulait s'emparer du trône. Ce frère perfide le reçut avec l'apparence de l'amitié, l'invita à un festin. Pendant le repas on apporta un coffre magnifique; chacun en admirait l'ouvrage et la richesse. Typhon dit qu'il le donnerait à celui dont le corps le remplirait exactement. Plusieurs convives ayant inutilement tenté de le remplir, Osiris y entra à son tour. Le coffre se ferma, Typhon fit verser dessus du plomb fondu, et l'envoya jeter dans la mer.

Isis désolée chercha dans tous les pays ce coffre funeste et précieux. Après beaucoup de voyages et de peines, elle le trouva chez un roi qui l'avait tiré des eaux. A sa vue elle jeta un cri si lamentable que le fils du monarque en mourut de frayeur. D'un seul de ses regards elle tua un autre prince qui la surprenait lorsqu'elle approchait son visage du corps de son époux.

Osiris ressuscita et descendit souvent du ciel pour diriger par ses conseils Isis, qui revint en Égypte, combattit et tua Typhon, et plaça les enfans d'Osiris sur différens trônes de la terre.

Après ces temps fabuleux commencent les temps héroïques, dont l'histoire est très obscure et très incertaine. Les Égyptiens prétendaient avoir été gouvernés vingt mille ans par les dieux, les demi-dieux et les héros.

Manéthon, grand-prêtre d'Égypte, avait publié l'histoire de trente dynasties qu'il prétendait avoir tirée des écrits d'Hermès ou Mercure et des anciens mémoires conservés dans les archives des temples. Cet ouvrage parut sous le règne de Ptolémée Philadelphe. Les dynasties de Manéthon comprennent plus de cinq mille trois cents ans jusqu'au règne d'Alexandre. Les savans ont démontré la fausseté de ses calculs. Ératosthène, cyrénéen, appelé à Alexandrie par Ptolémée Évergète, donnait une liste de trente-huit rois thébains, toute différente de ceux de Manéthon. Ce qui est vraisemblable c'est que, l'Égypte ayant été long-temps partagée en quatre royaumes, dont les capitales étaient Thèbes, Thaïn, la Saïs des Grecs, Memphis et Tanis, on a donné la liste des rois qui ont gouverné ces différens États, et qu'on a souvent pris leurs règnes simultanés pour des règnes successifs. Sans vouloir éclaircir ces obscurités, ni expliquer ces contradictions, nous ferons connaître simplement ce qu'Hérodote et Diodore ont dit des rois d'Égypte. Leur but a été, comme le nôtre, de parler seulement des monarques égyptiens dont l'histoire a paru la plus intéressante et la plus instructive. L'histoire ancienne d'Égypte contient deux mille cent cinquante-huit ans; elle peut se diviser en trois parties.

La première *, depuis l'établissement de la monarchie, fondée par Ménès, l'an du monde 1816, jusqu'à sa destruction par Cambyse, roi de Perse, l'an 3479.

La seconde **, depuis l'invasion des

---

* La première époque contient 1663 ans.

** La seconde époque contient 200 ans.

Perses jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, arrivée en 3681.

Enfin la troisième * contient l'histoire des monarques grecs appelés Lagides, et s'étend depuis Ptolémée Lagus jusqu'à la mort de Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, en 3974.

MÉNÈS, ROI.

(An du monde 1816. — Avant Jésus-Christ 2188.)

Tous les historiens s'accordent à reconnaître Ménès comme le premier roi d'Égypte; il s'appelait aussi Mezraïm, et il était fils de Cham et petit-fils de Noé.

Cham, après le mauvais succès de l'entreprise faite pour bâtir la tour de Babel, alla en Afrique; on croit même que ce fut lui qui, dans la suite, y fut honoré comme dieu, sous le nom de Jupiter Ammon. Il avait quatre enfans, Chus, Mezraïm, Phuth et Chanaan. Chus s'établit en Éthiopie; Mezraïm, en Égypte; Chanaan, dans le pays qui depuis a porté son nom, et que les Grecs appelaient Phénicie; Phuth s'empara

---

* La troisième époque contient 293 ans.

de la partie de l'Afrique qui est à l'occident de l'Égypte.

Ménès établit le culte des dieux et régla les cérémonies des sacrifices. Assez longtemps après lui Busiris bâtit la ville de Thèbes. Ce n'est pas ce même Busiris dont l'histoire a consacré la cruauté.

OSYMANDIAS, ROI.

Il fallait que le royaume fût déjà très peuplé et très puissant, puisqu'Osymandias porta la guerre en Asie, et combattit les Bactriens à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes d'infanterie et de vingt mille chevaux. A son retour il fit construire des édifices magnifiques, ornés de bas-reliefs et de peintures qui représentaient les événemens de cette expédition. On voyait dans un de ces tableaux une assemblée de juges, dont le président, entouré d'un grand nombre de livres, portait au cou une image de la Vérité qui avait les yeux fermés, pour apprendre aux juges qu'ils doivent savoir les lois et juger avec impartialité.

Osymandias forma une immense bibliothéque qui devint célèbre. Sur la porte on lisait cette inscription : *Trésor des remèdes de l'âme.* Le tombeau de ce roi frappait les yeux par sa magnificence extraordinaire ; environné d'un cercle d'or d'une coudée de largeur et de trois cent soixante-cinq coudées de circuit, on y avait marqué les heures du lever et du coucher du soleil, et les différentes phases de la lune. On sait par ce monument, dont la matière et le travail étaient également admirables, que, dès ce temps-là, les Égyptiens divisaient l'année en douze mois, chacun de trente jours, et qu'après le douzième mois ils ajoutaient cinq jours et six heures.

Près de la bibliothéque le roi avait placé les statues de tous les dieux, auxquels il offrait de magnifiques présens. Il s'attira une grande vénération par sa justice pour les hommes et sa piété envers les dieux.

EUCHORÉUS, ROI.

Euchoréus, l'un des successeurs d'Osymandias, bâtit la ville de Memphis, à la pointe du Delta, à l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches. Il lui donna cent cinquante stades de circuit, c'est-à-dire plus de sept lieues. Entourée de fossés et de chaussées qui la mettaient à couvert des inondations du fleuve et des attaques des ennemis, cette ville, qu'on regardait comme la clef du Nil, dominait le pays et devint la résidence des rois, jusqu'au moment où Alexandre fit bâtir Alexandrie.

MŒRIS, ROI.

(An du monde 1964.—Avant Jésus-Christ 2040.)

Mœris n'est fameux que par le lac qui porte son nom, et dont nous avons parlé. Cet immortel ouvrage prouvait à la fois la population du pays, la puissance du prince et la sagesse qui lui faisait diriger ses grands travaux vers un but utile. Heureux le prince, dont le règne, peu fécond en grands événemens, ne vit dans l'histoire que par des monumens et des bienfaits!

ROIS PASTEURS.

Il paraît que ce fut après la mort de Mœris que des étrangers, arabes ou phéniciens, s'emparèrent de la Basse-Égypte et de Memphis. Leur domination y dura deux cent soixante ans; mais le trône de Thèbes fut toujours occupé par la dynastie des anciens rois jusqu'au temps de Sésostris.

Ce fut sous le règne d'un de ces rois pasteurs, appelé, comme les autres, Pharaon, qu'Abraham vint en Égypte avec Sara, sa femme, dont la beauté enflamma le monarque égyptien.

AMOSIS ou THETHMOSIS, ROI.

(An du monde 2179.—Avant Jésus-Christ 1825.)

Amosis vainquit les rois pasteurs, les chassa de Memphis, et règna, comme ses ancêtres, sur toute l'Égypte. La suite des rois jusqu'à Ramescès nous est inconnue. Pendant cette époque, en 2276, Joseph vendu par des marchands ismaélites aux Égyptiens, fut conduit, par une suite d'événemens merveilleux, à la place de gouverneur de l'Égypte. Il établit dans ce pays son père Jacob et toute sa famille, en 2298. Trogue-Pompé, historien du temps d'Auguste s'accorde, en racontant cette histoire, avec les livres sacrés, et donne de grands éloges à l'intelligence de Joseph et à sa rare prudence qui avaient sauvé l'Égypte de la famine.

RAMESCÈS MIAMUM, ROI.

(An du monde 2427. — Avant Jésus-Christ 1577.)

Ce prince régna soixante-six ans, et persécuta les Israélites; il les força de bâtir les villes de Phétum et de Ramescès, et les accabla de fardeaux et de travaux insupportables. Il eut deux fils nommés Aménophis et Busiris. Quelques auteurs pensent que ce fut Aménophis qui périt en poursuivant les Israélites au passage de la mer Rouge, l'an du monde 2513, et avant Jésus-Christ 1491. D'autres, et Diodore est de ce nombre, attribuent la persécution des Hébreux à Sésostris, qui employait à ses ouvrages beaucoup d'étrangers. En suivant cette opinion, on placerait le grand événement du passage de la mer Rouge, sous le roi Phéron, fils de Sésostris : le caractère d'impiété que lui donne Hérodote et la similitude de son nom avec celui de Pharaon ont rendu cette conjecture vraisemblable aux yeux de plusieurs historiens.

Ussérius prétend qu'Aménophis eut

deux fils nommés Sésostris et Armaïs. Les Grecs l'appellent Bélus, et ses deux enfans Égyptus et Danaüs.

SÉSOSTRIS, ROI.

(An du monde 2513.—Avant Jésus-Christ 1491.)

Sésostris fut le plus grand des rois d'Égypte. L'éducation que son père lui avait donnée, annonçait au monde un conquérant. Tous les enfans, nés dans le royaume le même jour que lui, furent amenés à la cour par ordre du roi. Ils furent nourris près du jeune Sésostris et reçurent la même éducation. Ils partagèrent ses travaux, ses exercices; on les accoutuma à une vie dure et laborieuse; on les prépara par les fatigues de la chasse à celles de la guerre. Leurs repas étaient le prix de leurs courses et de leurs luttes. Toute cette jeunesse, liée par un attachement presque fraternel à celui qui devait la gouverner, devint l'ornement de sa cour et l'appui de son trône. Tous veillaient pour sa sûreté et combattaient pour sa gloire : jamais prince n'eut de plus fidèles ministres, d'officiers plus zélés et de soldats plus ardens.

Ælien prétend que Sésostris fut instruit par Mercure Trismégiste, auquel on attribuait l'invention de tous les arts. Il paraît qu'Ælien se trompe, car Mercure ou Hermès existait du temps d'Osiris : au reste Jamblique, prêtre égyptien, assurait que l'usage de son pays était de mettre sous le nom de Mercure tous les ouvrages que les savans publiaient.

Dès que Sésostris fut sorti de l'enfance, son père le chargea de porter la guerre en Arabie, et le jeune prince soumit ce peuple qui jusque-là passait pour indomptable. Il tourna ensuite ses armes du côté de la Libye, et en conquit la plus grande partie.

Aménophis, en mourant, laissa à son fils de grands trésors et une forte armée : mais ce qui assura principalement le succès de ses entreprises, c'est le soin qu'il prit de ne point sacrifier le bonheur de son peuple à sa gloire. Différent de tous les autres conquérans, il chercha et trouva sa force dans l'amour de ses sujets.

Son ambition ne lui fit jamais négliger les soins de l'administration. Libéral, juste et populaire, il protégea le commerce et l'agriculture. Il divisa le royaume en trente-six gouvernemens qu'il fit administrer par des hommes dont il avait éprouvé les vertus et la capacité. Il pourvut ainsi à la sûreté intérieure de ses États, en s'attachant les peuples par des liens de vénération, d'affection et d'intérêt.

Son armée, composée de six cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chars, était commandée par dix-sept cents officiers, choisis parmi les plus braves et les plus estimés des compagnons de son enfance. Une si grande force, dirigée par tant de sagesse, devait éprouver peu de résistance : aussi Sésostris fut un des plus heureux et des plus célèbres conquérans.

Il subjugua d'abord l'Éthiopie, et l'obligea à lui payer tous les ans un tribut en ébène, en ivoire et en or. Pour cette expédition il avait équipé une flotte de quatre cents voiles, qui parcourut la mer Rouge et s'empara de toutes les côtes.

Il soumit toute l'Asie avec une rapidité inconcevable, et pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus. Il passa le Gange et s'avança jusqu'à la mer. La Scythie, l'Arménie et la Cappadoce reconnurent sa domination ; la Colchide reçut une colonie égyptienne, et en conserva longtemps les mœurs. Du temps d'Hérodote on voyait encore dans l'Asie-Mineure plusieurs monumens de ses victoires, et on lisait sur des colonnes cette inscription gravée : *Sésostris, le roi des rois et le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.*

Son empire s'étendait depuis le Gange jusqu'au Danube. Les figures hiéroglyphiques tracées sur les monumens désignaient les peuples qui avaient défendu leur liberté et ceux qui avaient cédé sans combattre. La Thrace fut le terme de ses conquêtes : l'Europe, inculte et sauvage, offrait alors peu d'appât à l'ambition, et n'aurait pu fournir de vivres à une armée si nombreuse.

Ce qui rendit la gloire de Sésostris aussi solide que brillante, et ce qui le préserva des désastres qui ne suivent que trop souvent les conquêtes, c'est qu'il ne songea pas à maintenir son autorité sur les nations conquises. Content de l'honneur de les avoir battues et d'y avoir levé des tributs, il se renferma sagement dans ses anciennes limites, et revint à Memphis, chargé de la dépouille des peuples vaincus. Il versa ses trésors dans son pays, récompensa magnifiquement son armée, et fit jouir paisiblement ses compagnons d'armes du fruit de leurs travaux.

Il employa son repos à construire des ouvrages utiles à la fécondité des terres et aux transports du commerce. Cent temples, érigés par lui, furent les monumens de sa reconnaissance envers les dieux. Les inscriptions gravées sur leurs portes annonçaient que ces grands travaux, faits par des captifs, n'avaient coûté ni fatigues ni sueurs à ses sujets.

A son retour, son frère ourdit une conspiration contre lui, et mit le feu à son palais. S'étant sauvé de ce péril, il enrichit le temple de Vulcain à Péluse, croyant qu'il devait son salut à la protection de ce dieu.

Les grandes chaussées qu'il avait construites, les canaux qu'il avait creusés, mettaient l'Égypte en sûreté contre les débordemens du Nil, facilitaient les communications intérieures, et rendaient le pays inaccessible aux courses de la cavalerie arabe. Son règne glorieux fut toujours révéré en Égypte; et il pourrait servir de modèle aux monarques, si Sésostris n'avait terni ses vertus par son orgueil. Il obligeait les chefs des nations vaincues à venir lui rendre hommage et à lui payer des tributs; il faisait atteler à son char ces rois et ces princes, fier d'être ainsi traîné par les maîtres des nations. Diodore vante cette vanité : quand l'histoire commet cette bassesse, elle est complice de la tyrannie.

Sésostris devint aveugle dans sa vieillesse; il ne put supporter ce malheur, et se tua. Il avait régné trente-trois ans, et laissa l'Égypte puissante et riche; mais le sceptre sortit de sa dynastie à la quatrième génération : ainsi passe la gloire humaine; il n'en reste que quelques monumens et un tombeau.

Les Égyptiens, à cette époque, établirent différentes colonies. Celle de Cécrops bâtit douze villes, qui composèrent par la suite le royaume d'Athènes. Le frère de Sésostris, Armaïs ou Danaüs, n'ayant pu réussir dans sa conjuration, s'enfuit dans le Péloponnèse, et s'empara du royaume d'Argos, fondé quatre cents ans auparavant par Inachus.

Ce fut dans ce temps que Cadmus porta

de Syrie en Grèce les Lettres Phéniciennes ou Samaritaines.

Ce que l'histoire rapporte de la férocité de Busiris, frère d'Aménophis, qui égorgeait impitoyablement tous les étrangers descendus sur le Nil, est peu conciliable avec la fermeté de Sésostris et la tranquillité dont l'Égypte jouissait sous son règne. Il est probable que ce prince n'exerça ses cruautés qu'après la mort du roi.

PHÉRON.

(An du monde 2547. — Avant Jésus-Christ 1457.)

Phéron succéda à Sésostris sans le remplacer, vécut sans vertu et mourut sans gloire. Il n'imita que l'orgueil de son père ; il le poussa même jusqu'au délire, puisqu'on prétend qu'indigné contre le Nil, dont le débordement causait un grand dégât, il lança un javelot dans le fleuve pour le châtier. Il perdit la vue peu de temps après ; cet accident fut regardé comme une punition de son impiété.

PROTÉE.

(An du monde 2800. — Avant Jésus-Christ 204.)

Ce fut sous le règne de ce prince qu'éclata la guerre de Troie. Hérodote prétend que Pâris, retournant en Phrygie avec Hélène, fut jeté par la tempête sur la côte d'Égypte. Protée, dit cet historien, reprocha au Troyen sa lâche perfidie, et la passion criminelle qui l'avait porté à dépouiller son hôte de ses biens et à enlever sa femme.

Il ne le fit pas mourir par respect pour les lois qui défendaient aux Égyptiens de souiller leurs mains du sang des étrangers. Il le chassa de ses États en gardant Hélène et ses richesses pour les rendre à leur légitime possesseur. A cette occasion il fit bâtir un temple dans la ville de Memphis, dédié à Vénus l'Étrangère.

RHAMPSINIT.

Son voyage aux enfers, rapporté par Hérodote, est trop fabuleux pour trouver place dans l'histoire. Ce monarque eut la gloire d'être le dernier qui fit régner la justice en Égypte.

CHÉOPS ET CHÉPHREN.

La violence, l'injustice et l'impiété signalèrent le gouvernement de ces deux rois. Les prêtres et les sages ne furent point écoutés; on ordonna de fermer les temples; on défendit d'offrir des sacrifices aux dieux; le caprice et l'arbitraire remplacèrent les lois; les Égyptiens furent accablés d'impôts et de travaux. On attribue à ces deux rois la construction des deux plus grandes pyramides, monumens indestructibles d'un désir insensé d'immortalité, et qui fatiguent encore par leur poids la terre qu'opprimaient ces deux tyrans. L'Égypte gémit cinquante ans sous leurs règnes.

MYCÉRÉNUS.

Mycérénus était fils de Chéops. Il ne fut pas cruel comme son père : il rétablit le culte des dieux, et sa douceur le fit aimer. Les peuples respiraient, mais ce repos fut court. Un oracle avait annoncé au roi qu'il ne garderait le trône que sept ans : cet oracle s'accomplit. Mycérénus se plaignait aux dieux de leur injustice, qui accordait si peu de jours à un roi vertueux, tandis que deux princes barbares avaient régné un demi-siècle. Les prêtres répondirent que la douceur de son règne était précisément la cause de sa brièveté, parce que les dieux avaient voulu rendre les Égyptiens malheureux pendant cent cinquante ans pour les punir de leurs vices.

Ce roi, aussi malheureux que bienfaisant, avait perdu sa fille unique, qui seule faisait sa consolation; il rendit de grands honneurs à sa mémoire. Du temps d'Hérodote, on brûlait encore dans Saïs, jour et nuit, des parfums sur son tombeau. On attribue aussi à Mycérénus la construction d'une petite pyramide. La tradition fabuleuse de l'oracle prouve seulement la bonté de ce roi et le relâchement des mœurs en Égypte à cette époque.

ASYCHIS.

On dit que ce prince fut l'auteur de la loi qui ordonnait aux débiteurs de donner le corps ou la momie de leur père aux créanciers pour gage de leur créance. Les événemens de son règne ne nous sont pas connus.

Il passait pour avoir fait construire en briques une pyramide plus grande que toutes les autres, et qui portait cette inscription : « Gardez-vous de me mépriser en me comparant aux autres pyramides faites de » pierres : je leur suis autant supérieure, » que Jupiter l'est aux autres dieux. »

En supposant que les six règnes précédens aient duré cent soixante-dix ans, il existe, dans l'histoire d'Égypte, une lacune de près de trois cents ans jusqu'à Sabacus l'Éthiopien. Rollin place dans cet intervalle deux ou trois faits qu'on trouve dans les livres saints.

PHARAON.

(An du monde 2991. — Avant Jésus-Christ 1013.)

Pharaon donna sa fille en mariage à Salomon, roi d'Israël.

SÉZAC.

(An du monde 3026. — Avant Jésus-Christ 978.)

Ce fut chez ce prince que se réfugia Jéroboam pour éviter la colère de Salomon.

Sézac marcha contre Jérusalem, la cinquième année du règne de Roboam à la tête d'une grande armée de Libyens, de Troglodytes et d'Éthiopiens. Il battit les Israélites, enleva les trésors du temple et du roi, et rapporta en Égypte les trois cents boucliers d'or de Salomon.

ZARA.

(An du monde 3063.—Avant Jésus-Christ 941.)

Ce prince, qui gouvernait l'Égypte et l'Éthiopie, conduisit en Judée un million d'hommes et trois cents chariots de guerre.

Aza, roi de Juda, lui livra bataille, et, secouru par le dieu qu'il avait invoqué, il tailla en pièces les Égyptiens, et extermina leurs armées.

ANYSIS.

(An du monde 3237. — Avant Jésus-Christ 767.)

Ce roi était aveugle. Il fut détrôné par Sabacus, roi d'Éthiopie, qui, sur la foi d'un oracle, entreprit et fit la conquête de l'Égypte. Sabacus régna avec douceur; il supprima la peine de mort, et lui substitua les travaux publics. Il bâtit plusieurs temples. Hérodote cite celui de Bubaste, dont il fait une magnifique description. Rollin croit que Sabacus est le même que Sua, qui secourut Osée, roi d'Israël, contre Salmanasar, roi des Assyriens.

Après avoir régné cinquante ans, il rendit le trône à Anysis, qui, jusque-là, avait vécu obscur et caché.

SÉTHOS.

(An du monde 3385. — Avant Jésus-Christ 719.)

D'autres nomment ce prince Sévéchus. Il était fils du conquérant Sabacus. Livré à la superstition, il négligeait les fonctions de roi pour remplir celles de prêtre. Loin de ménager l'armée, il lui ôta tous ses priviléges, et la dépouilla des fonds de terre que les anciens rois lui avaient assignés. Le ressentiment des gens de guerre ne tarda pas à éclater. Sennachérib, roi d'Assyrie et d'Arabie, vint attaquer l'Égypte. Tous les officiers et les soldats refusèrent de défendre Séthos. Ce roi-pontife implora son dieu, Vulcain, qui le rassura. Il marcha jusqu'à Péluse, à la tête d'un petit nombre de marchands et de gens de la lie du peuple; il y trouva Sennachérib campé.

Pendant la nuit Vulcain envoya dans le camp des Assyriens une multitude effroyable de rats qui rongèrent les cordes des arcs et les courroies des boucliers. Les Assyriens, ainsi désarmés, prirent la fuite et perdirent une partie de leurs troupes.

Séthos se fit ériger une statue dans le temple de Vulcain; il tenait à la main un rat, et portait une inscription qui disait : « Qu'on apprenne, en me voyant, à respecter les dieux. » Telles étaient les fables que les prêtres d'Égypte empruntaient de l'histoire juive, et racontaient à Hérodote qui les répandait dans la Grèce.

Ces mêmes prêtres, qui donnaient à leur pays onze mille trois cent quarante années d'antiquité, montrèrent à l'historien grec trois cent quarante et un colosses de bois, représentant les rois d'Égypte rangés dans une galerie.

Ces rois étaient appelés *Pyramis*, c'est-à dire bons et honnêtes.

TARACCA.

Taracca, roi d'Éthiopie, avait secouru

Jérusalem avec Séthos ; il le remplaça sur le trône, qu'il occupa pendant dix-huit ans. Ce fut le dernier des rois éthiopiens qui régnèrent en Égypte.

Après sa mort les Égyptiens, ne pouvant s'accorder sur le choix d'un monarque, furent livrés à tous les désordres et à tous les malheurs de l'anarchie pendant deux ans.

LES DOUZE ROIS.

(An du monde 3319. —Avant Jésus-Christ 685.)

En écrivant l'histoire de tous les peuples, nous aurons souvent l'occasion de remarquer que différens principes de législation, de religion et de morale ont été la base de leur force, la cause de leur grandeur ; et que du moment où ce principe s'est altéré, on a vu commencer leur décadence, et l'on a pu prévoir leur chute.

L'attachement des Égyptiens à la dynastie de leurs rois, leur respect pour les prêtres, leur constante soumission aux lois religieuses et civiles, leur haine pour les innovations et la simplicité de leurs mœurs les faisaient passer pour la nation la plus sage de la terre. Forts par leur union, ils n'avaient craint aucune attaque étrangère, et leurs armes victorieuses avaient soumis les plus riches provinces de l'Afrique et de l'Asie. Mais les conquêtes enflèrent leur orgueil ; les rois vainqueurs méprisèrent la sagesse des anciens, les conseils des prêtres, et se crurent au-dessus des lois. Leur tyrannie aliéna les esprits ; les dépouilles des vaincus, les richesses de l'Orient amollirent les mœurs ; la patrie et le roi ne furent plus des objets sacrés, et, depuis le règne du petit-fils de Sésostris, la puissance égyptienne ne cessa de décliner. L'on vit bientôt ce beau pays devenir successivement la proie des factions et des étrangers, subir tour à tour le joug des Éthiopiens, des Assyriens, de Perses, des Grecs, et des Césars, qui le réduisirent enfin en province romaine.

Les rois éthiopiens étaient morts; aucun grand, aucun guerrier ne réunissait assez de puissance et de gloire pour forcer les autres à l'obéissance et pour entraîner les suffrages du peuple.

Après deux ans d'anarchie, douze des principaux seigneurs, s'étant ligués ensemble, s'emparèrent du royaume et le partagèrent Ils convinrent de gouverner chacun leur district avec une égale autorité, de se soutenir mutuellement contre toute attaque étrangère, et de ne rien entreprendre l'un contre l'autre.

Un oracle avait prédit que celui de ces princes qui ferait des libations à Vulcain dans un vase d'airain, deviendrait le maître de l'Égypte. Effrayés par cette prédiction, ils crurent devoir cimenter leur accord par les plus terribles sermens. Leur règne fut d'abord tranquille, et leur union dura quinze ans. Pour en laisser à la postérité un monument célèbre, ils bâtirent à frais communs ce fameux labyrinthe, composé de la réunion de douze palais qui contenaient quinze cents appartemens au-dessus du sol et autant sous la terre.

Un jour qu'ils étaient tous les douze réunis dans le temple pour faire un sacrifice à Vulcain, les prêtres présentèrent à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations. Mais il ne se trouva que onze coupes; alors Psammitique, sans aucun dessein prémédité, prit son casque, qui était d'airain, pour offrir sa libation. Cette circonstance rappela tout-à-coup l'oracle: les collégues de Psammitique, inquiets et voulant pourvoir à leur sûreté, se réunirent contre lui, et l'exilèrent dans une contrée marécageuse, où il attendit quelques années l'occasion de se venger.

La fortune ne tarda pas à la lui présenter. On vint lui dire qu'une tempête avait jeté sur la côte d'Égypte des soldats grecs. Se souvenant alors d'un oracle qui lui avait annoncé que des *hommes d'airain* viendraient de la mer à son secours, il courut les joindre, se mit à leur tête, réunit ses anciens partisans, attaqua les onze rois, détruisit leur armée, et devint seul maître de l'Égypte.

PSAMMITIQUE, ROI.

(An du monde 3344.—Avant Jésus-Christ 660.)

Le nouveau roi, pour marquer sa reconnaissance aux Cariens et aux Ioniens, leur donna des établissemens en Égypte; et, au mépris des anciennes coutumes, il ouvrit les portes du royaume aux étrangers. Depuis cette époque l'histoire égyptienne, mieux connue, se trouve moins mêlée de ces fables que débitaient les prêtres de

Memphis. On peut cependant en citer encore une qu'Hérodote rapporte.

Psammitique, curieux de savoir quelle était la plus ancienne nation du monde, fit enfermer deux enfans nouveau-nés dans une maison où ils ne pouvaient entendre personne, et dans laquelle ils ne voyaient que deux chèvres qui les nourrissaient. Quand ils eurent atteint l'âge de deux ans, on entra dans leur chambre, et on les entendit tous deux s'écrier à la fois *beccos*, mot phrygien qui signifie *pain*. Depuis ce moment l'orgueil des Égyptiens consentit à reconnaître les Phrygiens pour le plus ancien des peuples.

Si ce fait, cité par les historiens, a quelque réalité, il est probable que les deux enfans, au lieu de parler phrygien, comme on le prétend, auront imité le bêlement des chèvres qui les allaitaient.

Dans le temps où régnait Psammitique, les Assyriens s'étant emparés de la Syrie, la Palestine, qui séparait seule l'Égypte de ce nouvel empire, devint un sujet de guerre entre les rois de Memphis et de Babylone. Psammitique entra en Palestine; mais il ne put prendre *Azoth*, ville des

Philistins, qu'après un siége de ving-neuf ans.

A peu près à cette époque, les Scythes s'emparèrent d'une partie de la Haute-Asie, et portèrent leurs armes jusqu'aux frontières de l'Égypte. Psammitique s'accorda avec eux, et les apaisa par des présens. Il mourut la vingt-quatrième année du règne de Josias, roi de Juda, et laissa le trône à son fils *Néchao*, dont il est souvent parlé dans l'Écriture Sainte.

NÉCHAO, ROI.

(An du monde 3388.—Avant Jésus-Christ 616.)

Le règne de Néchao fut justement célèbre par ses entreprises militaires et commerciales, et par ses grands travaux. Ses projets étaient audacieux, et son administration fut sage. Par ses ordres une flotte partit de la mer Rouge, et, portant des navigateurs phéniciens, fit le tour de l'Afrique, et revint en Égypte par le détroit de Gibraltar.

Il fut moins heureux dans une autre entreprise. Ayant voulu joindre le Nil à la mer Rouge par un canal, cent vingt mille hommes périrent dans ces travaux sans pouvoir les achever.

Néchao, jaloux de l'ambition et de la puissance des Babyloniens, s'avança sur l'Euphrate pour les combattre. Josias, roi de Juda, lui refusa son alliance, et s'opposa à son passage. Les Juifs furent taillés en pièces à *Mageddo* dans une grande bataille. Le roi de Juda, vaincu, mourut de ses blessures. Néchao battit les Babyloniens, et s'empara de plusieurs places fortes. Ayant appris que les Juifs avaient, sans son consentement, placé sur le trône Joachas, il le fit venir près de lui, le chargea de fers et l'envoya en Égypte, où il mourut. Il vint ensuite à Jérusalem, donna le sceptre à Joachim, fils de Josias, assujettit les Juifs à un tribut annuel de cent talens d'or, et retourna en Égypte après une campagne glorieuse de trois mois.

A la fin de sa vie la fortune lui devint contraire. Nabopolassar, roi de Babylone, donna le commandement de son armée à Nabuchodonosor, qui reprit sur Néchao toutes ses conquêtes, et enleva la Palestine aux Égyptiens. Néchao mourut après un règne de seize ans. Psammis, son fils, lui succéda.

PSAMMIS, ROI.

(An du monde 3404.—Avant Jésus-Christ 600.)

Le règne de ce prince ne dura que six ans. Il fit une expédition en Éthiopie, dont on ignore le succès. Pendant son règne on établit en Grèce les jeux Olympiques. Les habitans de l'Élide envoyèrent une ambassade pour le consulter sur cette institution : de l'avis des prêtres, le roi répondit que la justice aurait été mieux observée dans ces jeux, si les Grecs n'y avaient admis que des étrangers, parce qu'il était difficile que les juges ne décernassent pas le prix à leurs concitoyens.

APRIÈS ou OPHRA, ROI.

(An du monde 3410.—Avant Jésus-Christ 594.)

Apriès fit la guerre heureusement au commencement de son règne, et parut hériter des talens de son père Psammis. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Palestine; mais, enorgueilli par ses victoires, il voulut opprimer et détruire la colonie grecque des Cyrénéens, qui avait fait des progrès dans la Lybie. L'armée du roi fut taillée en pièces, et les Cyrénéens secouèrent son joug. Apriès leur envoya Amasis, un de ses généraux, pour les ramener dans le devoir; mais ils attirèrent dans leur parti cet officier qu'ils proclamèrent roi.

Apriès chargea un des grands de sa cour d'arrêter le rebelle, et, pour le punir de l'impossibilité où il s'était trouvé de remplir sa mission, il lui fit couper le nez et les oreilles. Cette cruauté révolta le peuple et l'armée contre le roi, qui fut détrôné et forcé de se retirer dans la Haute-Égypte.

Tandis que tous ces événemens se passaient sur les rives du Nil, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'emparait de Tyr, de Jérusalem, et réduisait tous les Juifs en captivité. Maître de la Palestine, il profita des divisions intestines de l'Égypte, et la conquit totalement. Il y fit partout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitans, et ruina tellement ce beau royaume qu'il ne put se rétablir pendant l'espace de quarante ans. Nabuchodonosor, après avoir achevé sa conquête, confia l'administration de l'Égypte à Amasis, et retourna à Babylone.

Cependant Apriès, qui, dans sa retraite, avait rassemblé une armée d'Ioniens et d'autres étrangers, marcha contre Amasis, et lui livra bataille près de Memphis. Mais il fut battu, pris et mené à Saïs, où on l'étrangla dans son propre palais.

AMASIS, ROI.

(An du monde 3436.—Avant Jésus-Christ 568.)

Amasis gouverna d'abord l'Égypte comme vice-roi ; mais les troubles de l'Orient, pendant les conquêtes de Cyrus, lui donnèrent l'occasion et les moyens de s'emparer de l'autorité souveraine. Ce qui le prouve c'est que le fils de Cyrus se crut, comme nous le verrons bientôt, obligé d'employer de nouveau les armes pour reconquérir l'Égypte.

Le règne d'Amasis fut sage et glorieux. Il était célèbre par l'étendue de ses connaissances et par les agrémens de son esprit. On cite de lui des traits ingénieux et des reparties piquantes. Pythagore et Solon vinrent le visiter et consulter la sagesse et les livres des Égyptiens. On croit que Pithagore emprunta d'eux ses idées sur la métempsycose.

Amasis employait toutes ses matinées à recevoir des placets, à donner des audiences, à tenir des conseils. Il laissait au plaisir le reste de la journée ; et, comme on lui reprochait un jour de porter quelquefois sa gaîté au-delà des bornes qui convenaient à son rang, il répondit que l'esprit était comme un arc, et ne pouvait pas toujours être tendu.

Voyant, au commencement de son règne, qu'on méprisait la bassesse de son origine, il voulut avec adresse rappeler les esprits au devoir et à la raison. Il avait une cuvette d'or, où lui et ses commensaux se lavaient les pieds; il ordonna de la fondre et d'en faire une statue qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule rendre hommage à cette nouvelle idole. Le roi leur rappela l'usage auquel cette statue avait d'abord servi, ce qui ne les empêchait pas de se prosterner religieusement devant elle. L'application de cet apologue était facile à faire; et tout le peuple, depuis ce jour, respecta sa personne, son rang et son esprit. Ce fut lui qui obligea tous les particuliers d'inscrire leurs noms chez le magistrat, et de se choisir une profession.

Amasis bâtit plusieurs temples. On admirait, parmi tous ses ouvrages, une chapelle faite d'une seule pierre, qui avait vingt et une coudées de longueur, quatorze de largeur et huit de hauteur. Deux mille hommes avaient été employés pendant trois ans à la transporter d'Éléphantine à Saïs.

Il forma et entretint des liaisons avec les Grecs, et leur permit d'habiter en Égypte, dans la ville de Naucratis. Il contribua, pour une forte somme, à la réparation du temple de Delphes. Amasis avait épousé une femme cyrénéenne. Il contracta une alliance avec Polycrate, tyran de Samos; ses armes conquirent l'île de Chypre, qu'il rendit tributaire. Après un règne de quarante-quatre ans Amasis mourut et transmit le sceptre à Psammenits, son fils.

PSAMMENITS, ROI.

(An du monde 3479.—Avant Jésus-Christ 525.)

Ce prince ne jouit que six mois de l'héritage de son père. Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, entra avec une grande armée dans l'Égypte, et la subjugua. Une seule bataille renversa le trône égyptien. Cambyse avait envoyé un héraut à Memphis pour engager le roi à capituler; les Égyptiens massacrèrent le héraut. Cette offense fut cruellement punie; le roi de Perse s'empara de Memphis, et livra la ville et les temples aux flammes. Psammenits, chargé de fers, fut traîné dans le faubourg. Là, placé sur un tertre, on fit paraître devant lui sa fille habillée en esclave, et portant une cruche pleine d'eau; les filles des grands du pays l'accompagnaient dans le même costume, et déploraient à grands cris leur infortune. Leurs pères désolés fondaient en larmes. Le roi, seul, immobile, les yeux fixés vers la terre, retenait ses sanglots et semblait maître de sa douleur. Bientôt son fils parut suivi de deux mille jeunes Égyptiens, portant tous des mors dans la bouche et

des licols; ils marchaient pour être immolés aux mânes du héraut persan qu'on avait massacré. Jusque-là Psammenits n'avait laissé éclater aucun signe de faiblesse et de désespoir; tout-à-coup il aperçoit dans la foule un de ses intimes amis couvert des haillons de la misère. Alors le roi jette un grand cri, verse des torrens de larmes, et se frappe comme un furieux. Cambyse lui ayant fait demander comment il paraissait si sensible à un malheur qui lui était étranger, il répondit : « Les calamités de ma fa-
» mille sont trop grandes pour donner le
» temps de réfléchir, et pour laisser cou-
» ler les larmes; mais la vue d'un ami ré-
» duit à la misère me permet de pleurer. »

Le roi de Perse, le trouvant assez puni, lui fit grâce de la vie; mais dans la suite, cet infortuné monarque ayant laissé échapper quelques désirs de vengeance, Cambyse le fit mourir.

Dans le cours de cette funeste révolution rien ne fut respecté par les Perses. Les rois et les grands furent traités avec indignité; on foula aux pieds les lois; on outragea les mœurs; on livra au mépris les objets sacrés du culte populaire; le bœuf

Apis fut massacré. Ces cruautés, ce mépris du vainqueur inspirèrent aux Égyptiens une haine profonde qui depuis les porta sans cesse à la révolte. Jamais le pouvoir des rois de Perse ne put être tranquillement affermi en Égypte; et, jusqu'au règne d'Alexandre, ce malheureux pays devint le théâtre des combats continuels que soutenait à tout risque l'amour de l'indépendance contre la tyrannie : tant il est vrai que le projet le plus insensé que puissent former les rois, est celui de gouverner par la crainte, et de croire que la force peut long-temps résister à l'opinion publique!

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE

SOUS LES ROIS DE PERSE.

Après avoir vaincu Psammenits et soumis toute l'Égypte, poussé par un désir immodéré de conquêtes, aveuglé par l'orgueil, qui lui faisait braver toutes les difficultés opposées par la nature et le climat à ses projets, Cambyse envoya cinquante mille hommes de son armée dans les déserts au-delà des pyramides, dans la seule intention de détruire le temple de Jupiter Ammon. Ce temple était situé dans une de ces petites parties de terre qu'on appelle *oasis*, qui sont fertiles et cultivées, et paraissent comme des espèces d'îles, vertes, fraîches et fleuries, au milieu des mers de sables brûlans et arides de ces contrées désertes. Ces cinquante mille hommes périrent, et furent tous engloutis dans le sable soulevé par un tourbillon de vent.

Ce désastre horrible n'ouvrit pas les yeux à Cambyse. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi d'Éthiopie, qui lui portaient de riches présens et l'invitation de reconnaître l'autorité des rois de Perse. Le fier monarque répondit, en bandant un arc d'une immense grandeur, qu'il se soumettrait lorsqu'il trouverait un Persan assez fort pour tendre cet arc. Irrité de cette réponse, Cambyse entra avec son armée dans les déserts qui séparent l'Égypte de l'Éthiopie. Brûlés par le soleil, accablés par la soif et la faim, les Perses furent bientôt obligés de manger leurs chevaux et leurs chameaux, et enfin s'entre-tuèrent eux-mêmes pour se procurer une épouvantable nourriture. Terrassé sans combattre et vaincu par la nature, le roi se vit forcé de revenir en Égypte, ayant perdu plus de trois cent mille hommes dans cette folle entreprise. Arrivé à Saïs, il exerça une inutile et cruelle vengeance sur le cadavre d'Amasis, et dépouilla le tombeau d'Osymandias du cercle d'or qui l'environnait.

Lorsqu'il revint à Memphis, il trouva toute la ville en fêtes : on y célébrait celle d'Apis. Cambyse, croyant qu'on insultait par la joie publique à ses revers, fit d'abord périr plusieurs grands personnages et plusieurs prêtres; mais, ayant enfin appris le véritable sujet de cette fête, il eut la curiosité de voir le dieu Apis, et se le fit amener. Lorsque le taureau sacré fut devant lui, il se moqua de la superstition des Égyptiens, et perça lui-même avec son glaive la cuisse de cette étrange divinité, qui, peu de temps après, mourut de sa blessure.

Ce prince aurait dû connaître assez la force de l'attachement de ces peuples à leur religion, pour ne pas s'attirer leur haine implacable en l'outrageant. Leur superstition avait été utile à ses succès, car, lorsqu'il avait mis le siége devant Péluse, clef de l'Égypte, qui aurait pu l'arrêter long-temps, il fit précéder ses troupes de chats, de chiens, de brebis et d'autres animaux révérés par les habitans de cette ville; on ne lui opposa dès lors aucune résistance, aimant mieux céder au vainqueur que de combattre des dieux.

Cambyse, emportant les dépouilles de l'Égypte, revint dans ses États, soulevés par un imposteur qui avait pris le nom de son frère, Smerdis, massacré précédemment par ses ordres. Comme le roi se préparait à le combattre, ayant fait une chute de cheval, il se blessa avec sa propre épée, et mourut. Les Égyptiens remarquèrent que le glaive l'avait frappé à la cuisse dans le même endroit où il avait blessé le dieu Apis, et cet événement fortifia leur superstition.

Les Égyptiens opprimés cherchèrent constamment à secouer le joug des Perses. Darius Ier fut obligé de marcher contre eux.

Une nouvelle révolte attira en Égypte les armes de Xerxès. Toujours vaincus, et jamais subjugués, ils donnèrent la couronne à Inarus, roi de Lybie, qui fut secouru par les Athéniens. Ce prince se soutint quelque temps sur le trône.

Artaxerce régnait alors en Perse. Décidé à détrôner Inarus, sans lui laisser le temps de s'affermir, il fit marcher contre lui une armée de trois cent mille hommes, sous le commandement d'Achéménide, son frère.

La flotte athénienne battit celle des Perses, et Charitimes, général des Athéniens, s'étant joint à Inarus et aux Égyptiens, ils livrèrent bataille à Achéménide, et le défirent si complètement que ce général et cent mille de ses soldats y perdirent la vie; le reste se sauva à Memphis. Artaxerce irrité leva une nouvelle armée; elle entra en Égypte, sous les ordres de Mégabyse, qui donna une grande bataille, et mit en fuite Inarus et les Athéniens.

Le malheureux Inarus, poursuivi jusqu'à Biblos, y fut pris. Mégabyse lui avait promis la vie; mais Artaxerce, cédant à la passion de sa mère qui voulait venger Achéménide, fit crucifier ce prince infortuné *. Ce manque de foi fut dans la suite la cause de tous les malheurs d'Artaxerce.

---

*An du monde 3558.—Avant Jésus-Christ 446.

Cependant Amyrtacus, un des grands qui combattaient sous Inarus, avait échappé à la vengeance des Perses. Il ranima le courage des Égyptiens, et conserva l'indépendance d'une partie de ces contrées.

Sept princes y régnèrent après lui, toujours attaqués par les Perses et secourus par les Grecs, qui acquirent alors une grande prépondérance en Égypte, et se firent payer chèrement leur assistance.

Artaxerce Mnémon rassembla de grandes forces pour renverser du trône d'Égypte l'un de ces princes nommé Accoris, qui l'occupait à cette époque. Il négocia en même temps avec les Athéniens, et les détermina à ne point donner de secours aux Égyptiens.

Pharnabaze fut chargé de la conduite de cette guerre. Les préparatifs se firent avec tant de lenteur que deux années s'écoulèrent avant qu'on entrât en campagne.

Pendant ce temps Accoris mourut. Psammuthis, son successeur, ne régna qu'un an. Néphrérite le remplaça et ne gouverna que quatre mois. Enfin Nectanébus monta sur le trône, et régna dix à douze ans *.

Vingt mille Grecs, sous la conduite d'Iphicrate, et deux cent mille Perses commandés par Pharnabaze, s'emparèrent d'une forteresse près d'une des embouchures du Nil, dite Mendésienne. Ce fort était probablement aux lieux où l'on voit aujourd'hui Damiette ou Rosette.

Iphicrate voulait qu'on marchât sur-le-champ à Memphis. Pharnabaze, jaloux de l'Athénien, temporisa : ce délai donna le temps aux Égyptiens de se reconnaître. Ils rassemblèrent leurs forces, et harcelèrent tellement l'armée des Perses, qu'ils l'empêchèrent de s'avancer. L'inondation du Nil survint; et Pharnabaze se vit forcé de retourner en Phénicie, après avoir perdu une grande partie de son armée.

Nectanébus, délivré de ses ennemis, régna paisiblement et transmit le sceptre à Tachos, qui, se voyant menacé d'une nouvelle invasion des Perses, leva des troupes et implora le secours des Lacédémoniens.

Agésilas, roi de Sparte, âgé de quatre-

---

* An du monde 3630. — Avant Jésus-Christ 374.

vingts ans, commanda lui-même les troupes qui vinrent en Égypte. La simplicité de ce grand homme, la petitesse de sa taille, la grossièreté de ses vêtemens le firent mépriser par les Égyptiens. Tachos lui marqua peu d'égards, ne profita point de ses conseils, et ne voulut suivre que les avis de l'Athénien Chabrias, qui était venu le joindre volontairement. Agésilas voulait qu'on se bornât à défendre l'Égypte. Tachos, n'écoutant point la prudence, marcha avec ses troupes en Phénicie : pendant son absence, les Égyptiens se révoltèrent, et, appuyés par Agésilas, ils placèrent sur le trône un parent du roi, nommé Nectanébus.

Tachos, ne pouvant rentrer en Égypte, se retira à la cour d'Artaxerce, qui lui donna le commandement de ses troupes contre les rebelles. Le nouveau roi Nectanébus fut troublé dans son règne par une autre révolte qu'excitait un prince de la ville de Mendès : mais, avec le secours d'Agésilas, il vainquit son antagoniste et le fit prisonnier *.

*** An du monde 3643.—Avant Jésus-Christ. 361.**

Darius Ochus, monté sur le trône de Perse, après Artaxerce, ne voulut plus confier à des généraux le soin de la guerre d'Égypte, et se mit lui-même à la tête d'une forte armée pour combattre Nectanébus et le chasser du trône. Un corps de troupes grecques servait sous ses ordres.

Il marcha d'abord contre Péluse, que défendaient cinq mille Spartiates, commandés par Clinias. Dès le premier combat Clinias fut tué et sa troupe taillée en pièces. Nectanébus, craignant que l'ennemi ne profitât de cette victoire, et ne marchât droit à Memphis, se retira précipitamment dans cette capitale pour la défendre, abandonnant ainsi la garde de tous les passages qui auraient pu arrêter long-temps le vainqueur.

La marche d'Ochus fut rapide; il exterminait tous ceux qui se défendaient, et promettait la vie et la liberté à tout ce qui se soumettait. Cette politique, répandant à la fois la terreur et l'espoir, fit abandonner toute idée de résistance. Des villes ouvrirent leur portes; les troupes se débandèrent; la défection devint générale; et Nectanébus, désespérant de pouvoir se défendre, se sauva avec ses trésors en Éthiopie, d'où il ne revint jamais.

* Ce prince fut le dernier roi de la race égyptienne; et, depuis, ce royaume a toujours été sous la domination étrangère, comme Ézéchiel l'avait prédit.

Ochus, devenu maître de l'Égypte, voulut y détruire tout esprit et tout moyen de révolte. Il fit démanteler les places fortes, dispersa et massacra les prêtres, pilla les temples, changea la forme du gouvernement, les lois, et fit enlever les archives, antique dépôt où l'on gardait les registres des princes et les livres sacrés. Il inonda l'Égypte de sang, et la réduisit en province.

Le peuple égyptien, se moquant de l'embonpoint du roi et de sa paresse, lui avait donné le nom de l'animal le plus stupide. Outré de cet affront, il dit qu'il prouverait qu'il n'était point un *âne*, mais un lion, et que ce lion mangerait leur bœuf. Dans sa colère il tira le dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, et le donna à manger aux officiers de sa maison.

L'eunuque Bagoas, l'un des grands officiers et des principaux ministres de Darius Ochus, était Égyptien. Il vit avec désespoir les malheurs de son pays, son humiliation et l'outrage fait à son culte. Dès lors il jura de venger sa patrie et sa religion, et satisfit, par la suite, sa passion avec autant de fanatisme que de barbarie.

---

*An du monde 3654. — Avant Jésus-Christ 350.

De retour en Perse, Ochus se livra à la mollesse, abandonnant les rênes du gouvernement à ses ministres et à son favori Bagoas. Cet eunuque perfide l'empoisonna; et, ne bornant même point là sa vengeance, il fit enterrer un autre mort à la place du roi, prit le corps de ce prince, et, pour venger Apis, il le fit hacher par petits morceaux et manger par des chats. Il fit faire ensuite avec ses os des manches de couteaux et de glaives pour rappeler la cruauté de ce monarque. Usant en même temps du pouvoir qui lui avait été confié, il renvoya secrètement en Égypte les idoles des dieux, et tout ce qu'il put retrouver des archives et des ornemens des temples.

Ce traître immola à sa fureur toute la famille d'Ochus, et périt enfin sous les coups de Darius Codoman, le seul rejeton

Google

de la race royale qui fût échappé à son poignard.

Darius Codoman, estimé par sa bravoure et par ses vertus, fut le plus malheureux des rois de Perse, puisqu'il vit son trône renversé et sa patrie conquise par Alexandre-le-Grand. On peut croire que, pendant ces événemens, les Égyptiens avaient encore tenté de recouvrer leur liberté; car l'histoire rapporte qu'Amyntas, déserteur de l'armée d'Alexandre, et qui commandait huit mille Grecs entrés au service de Darius, supposa avoir reçu un ordre du roi de Perse pour gouverner l'Égypte. Dans cette confiance Péluse lui ouvrit ses portes. Levant ensuite le masque, il déclara ses prétentions à la couronne, et annonça qu'il voulait chasser les étrangers d'Égypte. Les Égyptiens, le regardant comme un libérateur, accoururent en foule près de lui. Il marcha vers Memphis, et gagna une grande bataille; mais, ses troupes s'étant ensuite dispersées pour piller, il fut surpris et tué.

Cet échec rendit les Perses encore plus odieux aux Égyptiens, qui volèrent au-devant d'Alexandre, lorsqu'il entra en Égypte pour soumettre cette contrée à son empire.

Ce conquérant voulut se rendre au temple de Jupiter Ammon ; il cherchait à fortifier son autorité sur la terre, en lui trouvant une origine dans le ciel. Les prêtres d'Ammon, gagnés par ses largesses, déclarèrent qu'il était fils de ce dieu.

Alexandre, plus habile que ses prédécesseurs, rendit aux Égyptiens leurs anciennes lois, leurs anciennes coutumes et la liberté de leur culte. Voulant s'assurer leur soumission par leur amour, il confia l'administration civile du royaume à un Égyptien nommé Dolopas. Mais, en même temps qu'il se conciliait ainsi les cœurs par sa bonté, il donna sagement la conduite des troupes à des officiers macédoniens, que commandait Cléomène; et, pour que ce général ne pût point profiter de son autorité pour se rendre indépendant, il partagea le pays en départemens, dans chacun desquels il établit un lieutenant, qui ne recevait d'ordres que de lui-même.

L'événement justifia sa prévoyance. Cléomène, dès qu'Alexandre fut parti, abusa de son pouvoir, commit des injustices et des exactions, et serait peut-être parvenu à la tyrannie, si les autres lieutenans ne s'étaient opposés à ses desseins.

Alexandre bâtit la ville d'Alexandrie sur les bords de la Méditerranée : cette ville devint la capitale de l'Égypte, le dépôt des sciences, et le centre du commerce du monde.

Alexandre mourut peu de temps après à Babylone. L'empire immense qu'il avait fondé ne lui survécut pas, et ses compagnons d'armes en partagèrent les débris.

Ptolémée, fils de Lagus, eut en partage l'Égypte et toutes les conquêtes des Macédoniens en Afrique.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE SOUS LES LAGIDES.

PTOLÉMÉE LAGUS ou SOTER.

(An du monde 3681.—Avant Jésus-Christ 323.)

Ptolémée était gouverneur d'Égypte au moment où Alexandre mourut; on le croyait frère de ce conquérant. Arsinoé, sa mère, concubine de Philippe, roi de Macédoine, était enceinte lorsque ce monarque la donna en mariage à Lagus, un des grands de la cour de Macédoine. Lagus fit exposer l'enfant qu'elle mit au monde ; mais un aigle en eut soin et le nourrit du sang des animaux qu'il avait pris à la chasse. Ce prodige toucha Lagus, qui reprit cet enfant et le reconnut.

Ce qui est certain c'est qu'Alexandre l'aima comme un frère. Il l'éleva aux premiers grades militaires, le combla de faveurs, et lui confia le gouvernement important de l'Égypte. Aimé par les troupes et par le peuple, il s'empara facilement du trône, et s'y maintint glorieusement. Les historiens s'accordent pour donner à ce prince un éloge bien rare, en disant qu'il n'entreprit jamais une guerre sans nécessité, et qu'il la termina toujours avec succès.

Les rois égyptiens avaient élevé des monumens somptueux; Ptolémée n'en fit que d'utiles. Il avança le canal qui joignait le Nil à la mer Rouge; il agrandit et embellit tellement Alexandrie, y attira tant de population et de richesses qu'on l'appela la ville des villes et la reine de l'Orient.

Ce fut lui qui fit construire le phare; c'était une tour de marbre blanc sur laquelle on allumait des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Le roi avait ordonné de graver sur la tour cette inscription : *Le roi Ptolémée aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer.* Mais l'architecte, voulant perpétuer son nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit, et, lorsque cet enduit tomba, on n'y vit plus que ces paroles : *Sostrate le Cnidien aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer.* Ptolémée forma la fameuse bibliothéque d'Alexandrie. Il y rassembla quatre cent mille volumes qu'il confia à l'inspection de plusieurs savans, nourris aux dépens du gouvernement et logés dans un magnifique palais, où les amis des lettres de tous les pays trouvaient dans tous les temps société, amusement et instruction.

Cette bibliothéque, qu'on appelait *la mère*, avait une succursale qui contenait trois cent mille volumes, et qu'on appelait *la fille.* La première périt par accident; et la seconde, selon l'opinion la plus commune, par le fanatisme des Mahométans.

Ptolémée institua aussi un ordre militaire en l'honneur d'Alexandre. Ainsi on peut le regarder comme le premier fondateur des sociétés de savans et des ordres militaires.

Ce prince défendit son trône contre Perdiccas, qui prétendait à la succession d'Alexandre, et le défit dans une grande bataille où Perdiccas fut tué.

Un autre général macédonien, Démétrius Poliorcètes, voulait ravir la liberté aux Rhodiens. Ptolémée les garantit de ses fureurs, et les habitans de Rhodes l'en récompensèrent en lui donnant le titre de *Soter* ou *Sauveur*, que ses sujets et la postérité lui conservèrent. Il se faisait craindre par sa vaillance, respecter par son habileté, adorer par sa bonté. Les gens du peuple l'abordaient facilement : « Ce sont » mes amis, disait-il ; ils m'apprennent » les vérités que mes courtisans me cachent. »

Pendant son règne, qui dura quarante ans, l'Égypte changea totalement de face. La religion reprit sa dignité ; les lois retrouvèrent leur force ; l'armée fut soumise à la discipline ; le peuple jouit de la paix et de la liberté ; les canaux, débarrassés des débris qui les obstruaient, fertilisèrent les campagnes; les villes sortirent de leurs ruines, et l'élégance grecque orna la solidité de l'architecture égyptienne.

Ptolémée ouvrit de nouveaux ports sur la mer Rouge; il rendit plus sûrs et plus commodes ceux de la Méditerranée; enfin, en terminant sa carrière, il laissa tranquille et florissant ce royaume qu'avaient dévasté tour à tour la tyrannie, la guerre et une longue anarchie.

*Avant de mourir, Ptolémée Soter associa au trône son second fils, nommé Ptolémée Philadelphe. Les vices de Céraunus, qui était l'aîné, lui avaient fait perdre la bienveillance de son père. Céraunus se réfugia en Macédoine auprès du roi Séleucus, son beau-frère. Il en fut accueilli et il l'assassina. Après ce meurtre, voulant s'emparer du trône, il épousa la reine Arsinoé, sa sœur, et, le jour même du mariage, il égorgea ses enfans entre ses bras. Le peuple indigné se souleva et tua le meurtrier.

Arsinoé, devenue veuve pour la seconde fois, vint retrouver en Égypte son frère

---

*An du monde 3720. — Avant Jésus-Christ 284.

Philadelphe, l'épousa et conserva toujours un empire absolu sur son esprit.

Philadelphe, imitant la sagesse de son père, modéra les impôts, se montra économe sans avarice, généreux sans prodigalité. Toujours armé pour se défendre et non pour attaquer, il fut respecté par les étrangers, dont il était le conciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation et fit fleurir le commerce. Tandis que les vices et la tyrannie des autres successeurs d'Alexandre remplissaient l'Europe et l'Asie de guerres, de massacres et de désordres, la douceur du régne de Ptolémée attirait de toutes parts en Égypte les étrangers qui venaient y chercher la paix et la liberté.

Philadelphe augmenta la bibliothéque d'Alexandrie; il rendit la liberté aux Juifs qui habitaient cette capitale; il envoya de riches présens à Jérusalem, et obtint du grand-prêtre Éléazar un exemplaire des livres de Moïse. C'est à ce monarque que nous devons la Bible traduite par les Septante. D'illustres savans vinrent visiter ce protecteur des lettres. Aratus, Aristophane le grammairien, Théocrite, Lycophron, commentateur célèbre, le grammairien Aristarque, l'historien Manéthon, les mathématiciens Conon et Hipparque, Zénodote, fameux par ses notes sur Homère, brillèrent à sa cour. Sotade, poëte obscène, le satirique Zoïle furent mal reçus de lui : ils moururent à Alexandrie dans la misère et dans le mépris. La prudence de Philadelphe l'engagea à ménager, mais sans faiblesse, la puissance romaine. Neutre entre les Romains et les Carthaginois, il répondit aux premiers qui lui demandaient des secours : « Je ne » puis assister un ami contre un ami. »

On vit alors paraître à Alexandrie la première ambassade romaine : Quintus Fabius, Quintus Ogulinus, et Cnéius Fabius Pictor, chargés de cette mission, se firent respecter par leur désintéressement. A la fin d'un festin le roi leur fit distribuer des couronnes d'or; le lendemain on trouva ces couronnes posées sur les statues du monarque, dans les places publiques. Ptolémée exigea qu'ils les reprissent; mais, en arrivant à Rome, ils les déposèrent dans le trésor.

Ce fut Philadelphe qui termina le canal de Suez, déjà presque achevé par son père, et qui transportait par le Nil au port d'Alexandrie les productions de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie.

Le roi d'Égypte entretint des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge. Quoiqu'il ne fît point la guerre, il avait toujours sur pied une armée de deux cent mille hommes d'infanterie, quarante mille chevaux, trois cents éléphans, deux mille chariots de guerre, un arsenal bien garni et un trésor considérable.

Les bonnes qualités de Ptolémée furent ternies par des faiblesses et par un crime. Craignant l'ambition de ses frères, il en fit périr un; l'autre se sauva et s'empara de la Libye et de la Cyrénaïque, où il régna. Ainsi ce fut par ironie que les Égyptiens lui donnèrent le nom de *Philadelphe* (ami de ses frères). On retrouve sous les rois grecs plusieurs traces des anciennes mœurs égyptiennes ; et le peuple, en donnant des noms à ses monarques, désignait leurs vices ou leurs vertus, et rappelait l'usage antique qui autorisait la nation à juger ses rois. On voit aussi que les Lagides adoptèrent tous la coutume qui autorisait les mariages des frères avec leurs sœurs.

Philadelphe adorait Arsinoé, sa sœur et son épouse. Lorsqu'il la perdit, il voulut suspendre son cercueil, par la force de l'aimant, à la voûte d'un temple, mais sa mort prévint l'exécution de ce projet.

La fin de sa vie fut trop adonnée à la mollesse et au plaisir. Sa vieillesse fut précoce, et sa douceur le rendit plus célèbre que ses vertus.

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE.

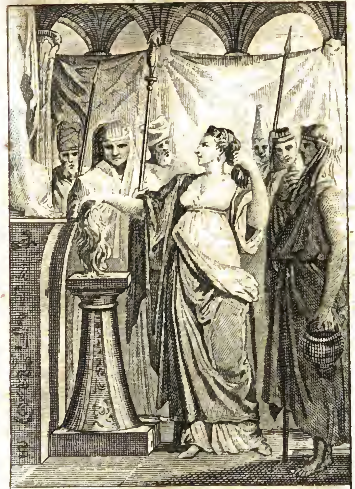
(An du monde 3758. — Avant Jésus-Christ 246.(

Ce prince, en succédant à son père, se vit obligé de porter ses armes en Syrie. Antiochus Théos, roi de ce pays, ayant répudié Laodice, sa femme, avait épousé Bérénice, fille de Philadelphe et sœur d'Évergète. Après la mort de son beau-père, Antiochus, délivré de toute crainte et séduit par les artifices de sa première femme, se sépara de Bérénice et reprit Laodice. Cette reine ambitieuse, comptant peu sur le cœur d'un époux qui l'avait déjà abandonnée, l'empoisonna et plaça Séleucus, son fils aîné, sur le trône. Bérénice, échappée à son poignard, s'était sauvée avec son fils dans la ville de Daphné, d'où elle avait écrit à son frère pour implorer sa protection et son secours. Le jeune roi d'Égypte marcha précipitamment en Syrie, à la tête d'une forte armée pour défendre sa sœur : mais il arriva trop tard. Bérénice, assiégée et livrée par des traîtres à son implacable ennemie, venait d'être égorgée avec son fils. Ptolémée, furieux, combattit l'armée syrienne, la défit complètement, s'empara de tous les Etats que gouvernait Laodice, et livra la tête de cette femme cruelle au fer des bourreaux.

Conquérant de la Syrie, de la Phénicie, maître de Babylone, il s'attira l'amour des Égyptiens en leur renvoyant et en faisant replacer dans leurs temples les idoles que Cambyse leur avait enlevées. Cet acte religieux le fit surnommer *Évergète* ou *Bienfaiteur.* Une ancienne inscription a fait croire aux historiens qu'il porta depuis ses armes avec succès dans plusieurs autres contrées. Cette inscription le nommait souverain de Libye, de Phénicie, de Chypre, et y ajoutait même la Cilicie, la Thrace, la Mésopotamie, la Perse, la Médie, l'Illyrie, la Carie et les Cyclades.

Pendant son expédition de Syrie, sa femme, nommée aussi Bérénice, avait

T. I. **Bérenice.** P. 107.



Elle consacre aux Dieux sa chevelure, après la victoire de Ptolémée son Epoux.

Hist. anc. *1ere Livon*

promis aux dieux, s'il triomphait, de leur consacrer sa chevelure qui était d'une grande beauté. Ptolémée revint victorieux; Bérénice se fit couper les cheveux, et les déposa sur l'autel de Vénus, dans le temple que Philadelphe avait bâti en l'honneur d'Arsinoé. Peu de temps après on s'aperçut de la disparition de ces cheveux; irrité contre les prêtres qui devaient les conserver, le roi allait ordonner leur supplice. Dans cet instant Conon, habile astronome, se présente et lui dit : Seigneur, levez les yeux, voyez dans le ciel ces sept étoiles qui sont à la queue du dragon, c'est la chevelure de Bérénice, que les dieux ont enlevée, et qu'ils ont placée dans les cieux comme une constellation favorable. Le roi, trompé par cette ingénieuse flatterie, ou feignant de l'être, ne montra plus de courroux, et ordonna de rendre des hommages solennels à la nouvelle constellation. Callimaque l'a célébrée dans une hymne que Catulle a traduite.

En revenant de Syrie, Ptolémée assista, dans le temple de Jérusalem, aux cérémonies des Juifs, et offrit un sacrifice au dieu d'Israël.

Il fut encore obligé de porter ses armes contre les Syriens. Séleucus avait profité de son absence pour reprendre une partie de ses États. Le roi d'Égypte eut d'abord des succès sur mer et sur terre; mais comme il apprit, après ses victoires, qu'Antiochus rassemblait des forces considérables pour secourir son frère, il sacrifia son ambition au repos de ses peuples, et conclut avec Séleucus une trève de dix ans. De retour dans ses États, il ne fit plus qu'une expédition militaire pour s'assurer de la soumission de l'Éthiopie et des habitans des côtes de la mer Rouge.

Ce prince consacra le reste de son règne à de grands travaux pour faire fleurir l'agriculture et le commerce, et il se livra particulièrement à l'étude des sciences et des lettres. Il avait fait composer une histoire des rois de Thèbes par Ératosthène, son bibliothécaire, ainsi que plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Tandis que l'Égypte jouissait d'une paix profonde, l'Asie était troublée par la guerre cruelle que se faisaient Antiochus et Séleucus. Le premier, vaincu par son frère, vint chercher un asile à la cour de Ptolémée; mais le roi d'Égypte, loin de vouloir le protéger, le retint en prison pendant plusieurs années. Ce prince, parvenu enfin par l'adresse d'une courtisanne à briser ses fers, s'échappa et fut tué par des voleurs sur les frontières de l'Égypte.

Dans ce même temps Sparte, après avoir tenté un dernier effort, sous la conduite du brave Cléomène, son roi, pour recouvrer sa gloire et sa liberté, fut conquise par Antigone. Ce prince, en lui accordant la paix, voulut s'arroger la gloire d'être son libérateur; mais il anéantit ses lois. Elles faisaient toute la force de Lacédémone; et, dès qu'elle les eut perdues, elle cessa bientôt d'exister.

Cléomène, battu sans être découragé, s'était réfugié à Alexandrie. Ptolémée l'accueillit d'abord froidement; mais dès qu'il eut connu l'étendue de son esprit et la fermeté de sa vertu, il lui accorda son amitié, et résolut de l'aider à relever sa patrie. La mort l'empêcha d'exécuter ce généreux dessein. Il termina sa carrière après avoir régné vingt-cinq ans. On soupçonna son fils d'avoir attenté à ses jours, et les

Égyptiens, toujours gravement satiriques, lui donnèrent le surnom de *Philopator*.

Ptolémée Évergète fut le dernier des Lagides qui montra des vertus. Son règne, ainsi que ceux de son père et de son aïeul, furent l'âge d'or de l'Égypte.

Ce beau pays, fertile, peuplé, redoutable par ses richesses et par la vaillance de ses troupes, était devenu l'asile des lettres, des sciences et des arts, et le centre du commerce de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe: mais les successeurs de Ptolémée Évergète, par la férocité de leur caractère, par l'ineptie de leur administration et par la corruption de leur mœurs, amenèrent promptement la décadence et la ruine de ce grand empire qui se fondit dans la monarchie romaine, comme les fleuves de la terre perdent à la fin leurs cours, leurs noms et leur existence dans les eaux du vaste Océan.

PTOLÉMÉE PHILOPATOR.

(An du monde 3783.—Avant Jésus-Christ 221.)

Ptolémée Philopator reçut aussi de ses sujets le nom de *Tryphon*, c'est-à-dire l'Eféminé, titre que méritaient sa mollesse et ses débauches. Antiochus, roi de Syrie, connaissant l'indolence du nouveau souverain et la haine qu'il inspirait aux Égyptiens, crut le moment favorable pour reconquérir la Phénicie et la Palestine. L'un des généraux de Philopator, nommé Théodote, ne pouvant supporter le joug de ce monarque aussi cruel que vicieux, quitta son service et commanda l'armée syrienne. Pendant les deux premières campagnes les armes d'Antiochus furent heureuses. Il s'empara de Séleucie, de Damas, de Samarie, de Sidon, et, s'approchant de Péluse, il conçut l'espoir de conquérir l'Égypte; mais les inondations du Nil l'obligèrent de renoncer à cette entreprise.

Au bruit des victoires de ses ennemis Ptolémée sortit enfin de sa molesse. Il se mit à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux et de cent-vingt éléphans. Il marcha en Palestine contre Antiochus; les deux armées se rencontrèrent à Raphia. La nuit qui précéda le combat, Théodote eut la témérité de pénétrer seul dans le camp égyptien et d'arriver jusqu'à la tente du roi. Il n'y trouva pas ce prince; mais il y tua son médecin et deux officiers. Le lendemain les deux armées se livrèrent bataille. Antiochus, qui avait d'abord enfoncé l'aile droite de Ptolémée, ne put secourir à temps son centre, enfoncé et battu. Sa défaite fut complète; il perdit dix mille hommes, et se vit obligé de se retirer à Ptolémaïde.

Ce triomphe ne donna point de gloire à Ptolémée : on attribua avec raison ses succès à la reine Arsinoé, sa femme et sa sœur, qui haranguait elle-même les soldats, et combattait à leur tête. Elle était secondée par Nicolas, étolien, général habile, qui avait su long-temps arrêter les progrès d'Antiochus par son courage et par ses manœuvres.

Après la victoire de Raphia, Ptolémée vint à Jérusalem. Il y offrit des sacrifices, et voulut, au mépris de la loi de Moïse, entrer dans le saint des saints. La résistance des prêtres et les prières du peuple ne pouvaient réprimer sa curiosité; mais, au moment où il s'approchait du sanctuaire, une terreur panique le saisit; il prit la fuite sans avoir exécuté son entreprise.

De retour à Alexandrie il voulut se venger de cet affront; il ordonna à tous les Juifs d'Égypte d'adorer les dieux, sous peine d'être marqués avec un fer chaud qui imprimerait sur leur front l'image d'une feuille de lierre, plante consacré à Bacchus. Tous, à trois cents près, résistèrent, préférant le supplice à l'apostasie. Le roi, furieux, les fit venir à Alexandrie au nombre de quarante mille, et les destinait à être écrasés sous les pieds des éléphans; mais, troublé par un songe qu'il prit pour un avertissement céleste, il n'acheva point ce massacre.

Le roi avait un frère, nommé Magas, dont les vertus contrastaient avec ses vices. Jaloux de l'amour que lui portait le peuple, il le fit périr malgré les prières de Cléomène. Cet infortuné roi de Sparte devint peu de temps après sa victime. Il lui avait refusé des secours et la permission d'aller combattre avec les Achéens et les Lacédémoniens pour la liberté. Craignant qu'il ne s'échappât, et que, vainqueur de la Grèce, il ne portât ses armes en Égypte, il le fit assassiner.

On lui impute aussi la mort de Bérénice, sa mère. Un nommé Sosibe était l'agent de ses fureurs. Cet homme artificieux, ministre sous trois règnes, flattait ses vices, servait ses passions, l'éloignait des affaires, gouvernait seul l'État, et en partageait les richesses avec de vils courtisans.

La reine Arsinoé osa faire entendre la vérité et justifier le mécontentement du peuple qui s'était révolté : la mort fut le prix de son courage.

Le peuple la vengea en massacrant son meurtrier. On força le roi à chasser Sosibe et à confier l'administration à Tlépolème homme intègre, mais sans force et sans capacité.

Depuis ce moment Ptolémée, bourreau de sa famille, méprisé par ses sujets, livra son royaume à des hommes corrompus, à des femmes sans pudeur; et, après avoir régné dix-sept ans, il mourut dans l'abrutissement et dans la débauche, laissant le trône à un fils d'Arsinoé, âgé de cinq ans.

L'éducation du jeune prince avait été confiée à une maîtresse du roi, nommée Agathoclée, à son frère Agathoclès et à Œnante leur mère. Cette famille ambitieuse cacha quelques jours la mort du roi, et enleva du palais une grande quantité d'or et de bijoux. Agathoclès élevait ses prétentions plus haut : aspirant à la régence, il prit dans ses bras le jeune prince, et, versant des larmes, il demanda au conseil, aux courtisans, au peuple, leur protection pour cet enfant que le roi mourant lui avait, disait-il, recommandé. Il assurait que sa vie était menacée, et que Tlépolème voulait s'emparer du trône. Cette fourberie ne trompa personne ; le peuple indigné arracha le jeune roi des bras de l'imposteur, le porta dans l'Hippodrome et le proclama. Agathoclès et ses complices furent amenés devant lui, condamnés en son nom et exécutés sous ses yeux. La populace traîna dans les rues leurs cadavres sanglans, et les déchira en pièces. Leurs parens et leurs amis subirent le même sort.

Antiochus, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, rompant l'alliance qu'ils avaient jurée avec les Egyptiens, voulurent profiter de la minorité de Ptolémée pour conquérir ses Etats et pour les partager. Les embarras que leur suscitèrent les Romains, ne leur permirent pas de persister long-temps dans cette entreprise. Un général étolien, nommé Scopas, combattit avec succès les Syriens et les chassa de la Palestine et de la Célésyrie. Il fut moins heureux la campagne suivante. Scopas, battu, assiégé dans Sidon, se vit réduit à signer une capitulation honteuse, et toute la Palestine rentra sous le joug d'Antiochus.

Les grands d'Egypte, mécontens du peu de capacité de Tlépolème et ne pouvant s'accorder sur le choix d'un régent, s'adressèrent à Rome qui accorda sa protection au roi d'Égypte, et donna la régence à un acarnanien, homme de mérite, nommé Aristomène. Ce nouveau régent rétablit l'ordre dans le royaume et dans l'armée, développa dans son administration beaucoup d'habileté et de fermeté, profita de la division qui existait entre les ennemis de l'Égypte, repoussa leurs efforts et négocia avec tant d'adresse qu'Antiochus, qui avait d'autres guerres sur les bras et qui redoutait les Romains, donna sa fille Cléopâtre à Ptolémée, et lui céda, en faveur de ce mariage, la Palestine et la Phénicie.

Ptolémée, n'ayant fait aucune action mémorable, ne dut la gloire du commencement de son règne et le surnom d'Épiphane qu'on lui donna qu'aux talens d'Aristomène. Ce sage ministre entretint aussi des liaisons avec les Achéens, qui formaient alors une ligue puissante dans la Grèce.

Le bonheur de l'Égypte cessa avec la minorité de Ptolémée. Ce monarque s'abandonna à tous les vices qui avaient déshonoré son père. Il épuisa son trésor, opprima ses sujets, et commit de tels excès que le peuple se révolta contre lui.

On répandit le bruit qu'il avait été tué dans une émeute. A cette nouvelle Antiochus s'arma et marcha promptement pour s'emparer du trône; mais, apprenant que le roi, secouru par la fermeté d'Aristomène, avait comprimé la révolte et puni de mort Scopas, chef de cette conjuration, il se retira dans ses États, se bornant à s'emparer d'une partie de la Palestine.

Ptolémée, moins touché des services d'Aristomène qu'importuné par sa vertu, voulut s'affranchir d'une gène qui lui devenait insupportable; il le fit empoisonner. Délivré, par ce crime, de toute contrainte, il se livra aux plus honteux excès. Ses désordres lui avaient enlevé tout moyen de faire la guerre, et cependant il voulait marcher contre Antiochus. Les grands lui demandèrent où il prendrait l'argent nécessaire pour les frais de cette expédition; il leur répondit : « Mes amis sont mon trésor. » Cette réponse leur fit craindre qu'il ne les dépouillât de leur fortune, et ils l'empoisonnèrent.

Ce monarque avait régné vingt-quatre ans. Il laissa deux fils : Ptolémée Philométor et Ptolémée Physcon, et une fille nommée Cléopâtre, sous la tutelle de Cléopâtre leur mère.

La reine Cléopâtre régna sagement, et maintint la paix entre son frère Antiochus et son fils Ptolémée; mais elle ne vécut qu'un an, et le plus jeune de ses fils fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux voulait l'exterminer; mais le jeune roi, que sa tendresse pour sa mère avait fait surnommer *Philométor*, le prit sous sa protection, et lui sauva la vie.

Dans ce temps Antiochus Épiphane monta sur le trône de Syrie. Bientôt il revendiqua la possession de la Palestine, comme une partie des terres tombées en partage, après la mort d'Alexandre, à Séleuçus Nicator. Ptolémée, qui était âgé de quinze ans, et qui se dirigeait par les conseils de son gouverneur Eulée et par ceux du régent de l'Égypte nommé Lénée, opposa aux prétentions de son oncle les droits de ses aïeux, une longue possession et l'abandon récent qu'Antiochus-le-Grand avait fait de ces provinces, en mariant sa fille Cléopâtre au feu roi d'Égypte.

Aucun des deux ne voulut céder; on se prépara de part et d'autre à la guerre. Cependant le jeune Ptolémée fut couronné; et Apollonius, ambassadeur d'Antiochus, vint en Égypte, moins pour assister à cette cérémonie que pour prendre des informations sur les projets et sur les moyens des Égyptiens.

Instruit de leur faiblesse, le roi de Syrie rassembla deux grandes armées de terre et de mer, et marcha rapidement jusqu'à Péluse, après avoir battu les troupes qui voulaient s'opposer à ses progrès; mais la saison était trop avancée; et, comme le bruit d'une révolte des Juifs l'inquiétait, il retourna à Tyr.

L'année suivante il reparut, avec des forces plus considérables, sur les frontières d'Égypte, livra bataille à Ptolémée, le fit prisonnier, et marcha sans obstacle jusqu'à Memphis, dont il s'empara. Alexandrie résistait seule à ses armes. Antiochus affectait de prendre soin des intérêts du jeune roi, son neveu, et administrait les affaires comme son tuteur; mais, une fois maître du pays, il le livra au plus horrible pillage.

Pendant ce temps le bruit de sa mort se répandit en Palestine. Jason vint à Jérusalem et y excita un soulèvement. Antiochus, apprenant ces nouvelles, sortit d'Égypte, marcha en Judée, prit Jérusalem, la livra au pillage, et tua quatre-vingt mille hommes. Les habitans d'Alexandrie, profitant de son absence, couronnèrent Ptolémée Physcon. Alors Antiochus revint pour la troisième fois en Égypte, et s'approcha d'Alexandrie.

Physcon avait imploré le secours de Rome. Le sénat envoya des ambassadeurs pour réconcilier le roi de Syrie avec ses neveux. Antiochus, qui craignait une diversion dans son propre royaume, pensa que, sans achever sa conquête par la force, il pouvait se l'assurer par la ruse : en conséquence il se déclara le protecteur de Philométor, et lui rendit toute la partie d'Egypte qu'il avait conquise.

Par ce traité le roi d'Egypte lui cédait la Palestine, la Célésyrie et la ville de Péluse, qui était la clef du royaume. Antiochus laissa dans cette ville une forte garnison, et se retira en Palestine, persuadé que l'Egypte, déchirée par la guerre civile allumée entre les deux frères, dont l'un régnait à Memphis et l'autre à Alexandrie, s'affaiblirait de plus en plus, et ne pourrait lui échapper.

Les ministres des deux Ptolémée pénétrèrent ses projets et les firent échouer. Ils déterminèrent les deux frères à poser les armes, à se réunir et à régner d'accord. Le traité eut lieu.

Dès qu'Antiochus fut informé de cet arrangement, il entra de nouveau en Egypte, ne dissimulant plus son ambition. Loin de paraître soutenir l'un de ses neveux contre l'autre, il avoua hautement le projet de s'emparer de tout le royaume. Vainqueur dans différens combats et maître de Memphis, il s'approchait d'Alexandrie, lorsque Popilius Léna, ambassadeur romain, vint l'arrêter dans sa marche, et lui ordonna de renoncer à son entreprise. Le roi demandait du temps pour faire connaître ses intentions; mais Popilius, traçant un cercle autour de lui, déclara que Rome le regarderait comme son ennemi s'il sortait de ce cercle avant d'avoir promis d'obéir. Cette insolence romaine eut un plein succès : Antiochus, atterré par une telle audace et voyant déjà les Romains, vainqueurs de Persée et de la Grèce, prêts à fondre sur lui, promit de respecter les alliés du sénat, et sortit de l'Égypte avec son armée. Outré de cet affront, il déchargea sa colère sur les Juifs, auxquels il fit souffrir les plus horribles persécutions.

Les deux rois, délivrés par sa retraite, ne vécurent pas long-temps unis. Physcon, ambitieux, ingrat et cruel, conspira contre son frère; et Philométor, obligé de sortir d'Alexandrie, s'embarqua et courut à Rome implorer la protection du sénat. Il arriva dans cette capitale, sans suite, sans argent, sans équipage, et logea chez un peintre d'Alexandrie.

Le sénat, touché du malheur dans lequel se trouvait un roi, son allié, maître naguère d'un si puissant empire, l'accueillit avec intérêt, le traita magnifiquement, écouta ses plaintes, et, par un décret, fit un partage entre les deux frères, donnant à Physcon la Cyrénaïque et la Lybie, et à Philométor l'Égypte, ainsi que tous les États qui en dépendaient.

Physcon se soumit aux ordres de la république; mais, après avoir obéi, il représenta aux Romains qu'il était traité trop inégalement, et demanda l'île de Chypre en indemnité.

Le sénat avait toujours fondé la grandeur romaine sur la division des rois étrangers : il ne se rendait leur arbitre que pour devenir leur maître. Conformément aux principes de cette politique, la demande de Physcon fut accueillie, et l'on ajouta Chypre à son partage.

Philométor n'obéit point à cet ordre du sénat, et les Romains envoyèrent leurs troupes et celles de leurs alliés dans l'île de Chypre, sous la conduite de Physcon. Mais Philométor l'attaqua, le battit, le fit prisonnier, et, par une générosité qu'il ne méritait pas, il lui rendit la liberté et ses États de Cyrénaïque et de Lybie.

Le sénat, frappé du courage et de la magnanimité de Philométor, conclut la paix avec lui, et le laissa tranquille possesseur de l'île de Chypre.

Depuis cette époque et depuis la paix conclue avec Physcon, le règne de Philométor fut paisible; mais, quelques années après, apprenant que Démétrius, monté sur le trône de Syrie, avait à soutenir la guerre contre un fils naturel d'Antiochus, nommé Alexandre, l'espoir de recouvrer la Palestine le décida à secourir ce dernier auquel il donna sa sœur Cléopâtre en mariage.

Alexandre Bala, après avoir battu et tué Démétrius, se rendit maître de toute la Syrie; mais ses vices, ses excès, ses injustices et les crimes de ses ministres le rendirent odieux aux peuples dont les vœux appelaient un libérateur. Un jeune prince, fils du feu roi, nommé comm e lui Démétrius, débarqua en Cilicie avec des troupes grecques, et reconquit une partie de ses États.

Ptolémée Philométor marcha au secours de son gendre; toutes les villes de la Palestine lui ouvrirent leurs portes, et Jonathas, prince des Juifs, vint avec lui à Ptolémaïde. En y arrivant, Philométor découvrit un complot tramé par Apollonius pour l'assassiner. Alexandre refusa de lui livrer ce perfide. Ptolémée furieux lui ôta sa fille et la donna à Démétrius, auquel il promit son assistance pour remonter sur le trône de son père.

Les habitans d'Antioche ouvrirent leurs portes à Ptolémée; Alexandre, qui était alors en Cilicie, marcha promptement contre lui pour reprendre cette ville. Les deux armées se livrèrent bataille; Alexandre la perdit, son armée fut mise en déroute complète, et un prince arabe lui trancha la tête, qu'il envoya à Ptolémée. Celui-ci ne jouit pas long-temps de sa victoire; il mourut, peu de temps après, d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat.

Son règne avait duré trente-cinq ans. Ptolémée Physcon, son frère, devint par sa mort le seul maître de l'Égypte.

PTOLÉMÉE PHYSCON.

Cléopatre, veuve de Philométor, espérait donner le trône à son fils. Une partie des Égyptiens l'appuyait; Onias, avec une armée juive, venait à son secours; Physcon avait aussi un grand parti. Thermus, ambassadeur romain, apaisa ces différends par sa médiation. Physcon épousa la reine Cléopâtre, sa sœur et sa belle-sœur, et promit d'élever son fils; mais, le jour même des nôces, il égorgea ce jeune prince. Malgré ce crime et les vices auxquels ce nouveau roi s'abandonnait, les sept premières années de son règne furent heureuses, parce qu'il sut confier l'administration du royaume à un ministre habile et vertueux, nommé Hiérax.

Ptolémée, voulant s'attribuer le mérite qui appartenait à Hiérax, se nomma lui-même *Évergète* (Bienfaiteur); mais les Alexandrins, qui connaissaient son affreux caractère, le nommaient *Cacoergète* (Malfaiteur), et toute l'Égypte l'appela Physcon, parce qu'il avait un ventre énorme.

Dans ce même temps Démétrius fit massacrer les garnisons égyptiennes qui l'avaient si bien servi. Privé de leur appui, il fut détrôné par Tryphon. Pendant son règne Simon rendit la Judée indépendante; et les Parthes, dont le royaume venait d'être fondé par Arsace, firent de grandes conquêtes, sous la conduite de Mithridate, et étendirent leurs limites depuis l'Europe jusqu'au Gange.

L'Égypte perdit bientôt la tranquillité dont elle jouissait. Physcon, n'étant plus retenu par les conseils d'Hiérax, se livra à ses passions et à tous les excès qui rendent la tyrannie odieuse. Il fit mourir tous les partisans de son frère, pillant ses sujets pour payer ses débauches, et punissant de mort tout ce qui murmurait contre ses injustices. En peu de temps Alexandrie devint déserte : tout ce qui avait quelque vertu ou quelque fortune abandonna cette ville malheureuse. Les savans, les artistes, les hommes de lettres, que la magnificence des Lagides y avait attirés, s'éloignèrent et se dispersèrent dans l'Asie, dans la Grèce et dans l'Italie.

Le fameux Scipion vint alors en Égypte avec deux autres ambassadeurs, Memmius et Métellus; la présence de ces hommes vertueux mit quelque temps un frein aux folies du roi. Il les reçut avec de grands honneurs, et, comme il accompagnait un jour Scipion, celui-ci lui dit, en riant, que les Alexandrins lui avaient une grande obligation, celle de voir marcher une fois leur roi.

Scipion visita toutes les curiosités de l'Égypte. Il en offrit lui-même de plus grandes et de plus nouvelles aux regards des Égyptiens : sa vertu et sa simplicité !

Après son départ Physcon reprit avec violence le cours de ses extravagances et de ses cruautés. Il répudia sa femme, et épousa la fille de cette reine, appelée aussi Cléopâtre.

Les Égyptiens, fatigués de son joug, se révoltèrent. Physcon, qui entretenait des troupes étrangères, apaisa la sédition; mais, peu content de ce succès, il fit rassembler dans l'Hippodrome toute la jeunesse d'Alexandrie, et la fit égorger par ses soldats mercenaires. Le peuple indigné se souleva de nouveau, et courut avec des torches pour le bruler dans son palais. Le tyran se sauva, avec sa nouvelle épouse, en Chypre, emmenant avec lui son fils Memphitis. Avant de partir, il fit périr un de ses enfans, qui gouvernait la Cyrénaïque.

Lorsqu'il eut quitté Alexandrie, le peuple brisa ses statues, et donna le gouvernement de l'Égypte à Cléopâtre, sa première femme. Physcon, la regardant comme l'auteur de la conspiration et de ses malheurs, égorgea le fils qu'il avait eu d'elle, coupa son corps en morceaux, et le mit dans une caisse avec la tête entière. Il l'envoya ensuite à Alexandrie, et ordonna que ce funeste présent fût offert à la reine, au milieu des fêtes que l'on donnait pour célébrer le jour de sa naissance. Ce spectacle d'horreur porta au comble l'indignation des Égyptiens, et tous s'armèrent pour empêcher ce monstre de revenir à Alexandrie. Mais la fortune abandonna la vertu et favorisa le crime. Physcon, à la tête d'une armée étrangère, entra en Égypte et battit les troupes de la reine.

Démétrius, roi de Syrie, avait épousé la fille de cette princesse, nommée aussi Cléopâtre, et qui ne fut que trop fameuse par ses cruautés. Ce roi vint au secours de sa belle-mère; mais une conspiration, qui menaçait son trône en Syrie, l'obligea d'y retourner. Ptolémée Physcon entra vainqueur dans Alexandrie, et la reine se sauva en Syrie, près de son gendre.

Le tyran, pour compléter sa vengeance,

envoya des secours à un imposteur, nommé Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, qui prétendait être le fils d'Alexandre Bala. Cet aventurier détrôna Démétrius et s'empara de son royaume.

Livrée sans défense à la tyrannie d'un monstre, l'Égypte éprouva les plus grandes calamités. Une nuée épouvantable de sauterelles ravagea les campagnes, et la putréfaction de ces insectes répandit la peste dans tout le royaume. Physcon, persécuteur de sa femme, assassin de sa famille et bourreau de ses sujets, termina paisiblement sa carrière à Alexandrie, à l'âge de soixante-treize ans, après en avoir régné vingt-neuf. En lisant l'histoire d'un roi si barbare, on sent l'indispensable nécessité de croire à une justice éternelle qui punit dans le ciel les crimes triomphans sur la terre.

PTOLÉMÉE LATHYRE ET ALEXANDRE.

(An du monde 3888.—Avant Jésus-Christ 116.)

Physcon laissa le trône à Cléopâtre, sa femme, avec la liberté de faire règner sur l'Égypte celui de ses deux fils, Lathyre et Alexandre, qu'elle préférerait. Il donna la Cyrénaïque à Ptolémée Appion, son fils naturel.

La reine, qui voulait garder le pouvoir, couronna d'abord Alexandre, espérant qu'il serait plus soumis que son frère. Elle envoya Lathyre en Chypre; mais les grands n'approuvèrent pas l'injustice qu'on faisait au fils aîné de Physcon, et ils obligèrent la reine à rappeler Ptolémée Lathyre, et à lui donner le trône.

Alexandre prit sa place dans l'île de Chypre. On exigea en même temps que Lathyre répudiât Cléopâtre, sa sœur, et épousât son autre sœur, qui s'appelait Sélène; il obéit. La malheureuse Cléopâtre, sa première femme, s'étant mariée ensuite à Antiochus de Cysyque, fut attaquée à Antioche par Antiochus Grypus, pendant une absence de son époux. Trompée par une capitulation, elle se rendit; mais la reine Tryphène, femme de Grypus, la fit inhumainement massacrer. Son mari, arrivant trop tard pour la sauver, la vengea, prit Tryphène et la fit périr.

Peu de temps après Jean Hircan, prince des Juifs, voulut s'emparer de Samarie.

Antiochus de Cysyque secourut cette ville. Ptolémée Lathyre, son allié, lui envoya des troupes, malgré la volonté de sa mère, qui était gouvernée par deux ministres juifs, fils d'Onias.

Cléopâtre, voyant que son fils gouvernait seul et n'écoutait plus ses conseils, résolut de se venger de lui et de le chasser du trône. Elle fit blesser quelques-uns de ses eunuques, parcourut les rues d'Alexandrie, versa des larmes, en s'écriant que Lathyre voulait la tuer, et avait blessé ceux qui la défendaient. Le peuple alors, irrité contre le roi, lui enleva sa femme Sélène, le força de fuir en Chypre, où il régna, et rappela Ptolémée Alexandre, son frère, qui remonta ainsi sur le trône d'Égypte.

Lathyre, furieux contre les Juifs, qu'il regardait comme les premiers auteurs de sa disgrâce, et qui avait contracté une alliance avec son frère et sa mère, rassembla des troupes, déclara la guerre à Alexandre, roi de Judée, et lui livra, sur les bords du Jourdain, une bataille dans laquelle il tua trente mille hommes. Joseph et Strabon assurent que ce roi cruel, voulant, après sa victoire, inspirer une grande terreur dans le pays, massacra tous les prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille, et les fit manger par ses troupes.

Cette horreur, invraisemblable dans tout autre temps, devient croyable dans un siècle où les princes d'Asie et d'Égypte signalaient leur tyrannie par les vices les plus infâmes et par les plus affreuses cruautés.

Ptolémée Alexandre, obéissant aux ordres de sa mère et de ses deux ministres juifs, Chelsias et Ananias, leva une armée et débarqua en Phénicie. Cléopâtre marcha elle-même à la tête des troupes. Craignant quelques troubles pendant son absence, elle déposa dans l'île de Cos son petit-fils Alexandre. Le sort de cet enfant fut extraordinaire; car Mithridate, roi de Pont, s'étant emparé de cette île, fit le jeune prince prisonnier. Il fut délivré par Sylla, qui l'emmena à Rome; et le sénat, dans la suite, le fit roi d'Égypte.

Cléopâtre et son fils Alexandre obligèrent Lathyre à lever le siége de Ptolémaïde.

Tandis que la reine était dans cette ville, Lathyre tenta de rentrer en Égypte;

son expédition fut malheureuse. Il se vit forcé de retourner dans l'île de Chypre. La reine Cléopâtre, dont l'ambition n'avait point de bornes, et qu'aucun crime n'effrayait lorsqu'il s'agissait de la satisfaire, conçut le projet de s'emparer de la Judée, et voulut assassiner le roi des Juifs qui se trouvait près d'elle à Ptolémaïde. Le ministre Ananias empêcha ce forfait.

Ayant appris que Lathyre s'était allié avec Antiochus de Cysyque, la reine embrassa le parti de son rival Antiochus Grypus, et lui donna en mariage Sélène, femme de Lathyre, qu'elle avait retenue dans ses fers.

Lorsqu'elle fut revenue à Alexandrie, elle continua à tyranniser un de ses fils et à persécuter l'autre. Ptolémée Alexandre, las de son joug, quitta le trône et voulut vivre en simple particulier; mais, apprenant que sa mère tramait un complot contre ses jours, il la fit assassiner.

Ce crime révolta le peuple, qui chassa le roi et rappela Lathyre. Dans ce même temps Appion mourut et laissa par son testament la Cyrénaïque aux Romains.

Lathyre, remonté sur le trône, ne régna point paisiblement. La Haute-Égypte s'étant révoltée, il y marcha et détruisit la ville de Thèbes. Alexandre, son frère, vint deux fois l'attaquer; mais ce prince détrôné échoua dans la première expédition, et périt dans la seconde.

Lathyre ne survécut pas long-temps à la ruine de Thèbes. Il avait régné onze ans avec sa mère, dix-huit ans en Chypre et cinq ans seul en Égypte. Il laissa le trône à sa fille Cléopâtre. Son neveu Alexandre, appuyé par Sylla, réclamait la couronne: un mariage termina cette contestation. Dix-neuf jours après qu'il eût été célébré, Alexandre tua sa femme et régna seul.

PTOLÉMÉE ALEXANDRE II.

(An du monde 3913.—Avant Jésus-Christ 91.)

Ptolémée Alexandre, moins habile et moins féroce que Physcon, se fit généralement mépriser par ses vices. Il ne sut point apaiser la révolte que les Juifs, habitans de la Cyrénaïque, y excitèrent; et les Romains, qui avaient refusé d'abord cet héritage de Ptolémée Appion, s'y établirent.

Sélène, sœur de Lathyre et veuve d'Antiochus Grypus, prévoyant qu'Alexandre ne pourrait pas garder le trône d'Égypte, le réclama pour ses fils Antiochus et Séleucus. Le sénat rejeta leur demande, et le jeune Antiochus, en sortant de Rome, fut dépouillé d'une partie de ses richesses par Verrès, préteur de Sicile.

Ce que Sélène avait prévu, ne tarda pas à arriver. Les Égyptiens, las de la mollesse et des vices d'Alexandre, le chassèrent d'Alexandrie, et prirent pour roi un bâtard de Lathyre, qu'on appelait Ptolémée Aulètes, c'est-à-dire, *joueur de flûte.* Le frère de ce nouveau roi fut établi en Chypre. Alexandre, banni de ses États, se réfugia en Palestine, près de Pompée, et implora vainement sa protection. Il se retira ensuite à Tyr, où il mourut après avoir fait un testament, par lequel il léguait l'Égypte et l'île de Chypre au peuple romain. Nicomède, à la même époque, venait de lui céder la Bithynie.

PTOLÉMÉE AULÈTES.

(An du monde 3939. — Avant Jésus-Christ 65.)

Le sénat romain ayant reçu le testament d'Alexandre, cette affaire y excita de grands débats : l'acquisition d'un si puissant empire tentait les plus ambitieux ; cependant la majorité fut d'avis de ne point effrayer la terre par un accroissement si rapide. On venait de réunir à la république la Cyrénaïque et la Bithynie ; et il était à craindre qu'en y joignant tout à coup l'Égypte, l'ambition romaine dévoilée n'armât contre elle tous les rois d'Europe et d'Asie. On résolut donc de ne pas accepter ce testament, mais sans le rejeter formellement : on se contenta de recueillir les trésors qu'Alexandre avait laissés à Tyr ; et Ptolémée Aulètes conserva provisoirement le trône d'Égypte. Son frère, qui régnait dans l'île de Chypre, perdit quelque temps après son royaume par avarice. Clodius, proconsul romain, étant pris par des pirates, avait prié ce prince de payer sa rançon. Il ne lui envoya que deux talens. Les corsaires refusèrent une si modique somme, aimant mieux s'attirer la protection de Clodius, en lui rendant gratuitement la liberté.

Clodius résolut de se venger d'Aulètes. Revenu à Rome, la faveur du peuple l'éleva au tribunat; et, profitant alors du crédit que cette charge lui donnait, il fit délibérer le peuple sur le testament d'Alexandre, en représentant l'importance de l'île de Chypre et les malheurs de ce pays, opprimé par un tyran méprisable. Il fit appuyer son opinion par ses amis au sénat, et obtint enfin un décret qui déclarait la réunion de ce royaume à la république, et chargeait Caton de s'en emparer.

Caton, arrivé dans l'île de Chypre, promit au roi le sacerdoce de Vénus à Paphos, s'il obéissait aux ordres du Sénat. Ce prince, au désespoir, voulut périr avec toutes ses richesses. Il s'était déjà embarqué sur un vaisseau chargé de ses trésors, et se préparait à le percer pour le couler à fond; mais tout à coup il changea de dessein, revint dans l'île et se tua.

Caton recueillit, après sa mort, vingt-un millions qu'il envoya à Rome. Il ne garda pour lui que le portrait du philosophe Zénon, et donna ainsi, dans un siècle de corruption, le plus grand exemple de sagesse et d'intégrité.

Ptolémée Aulètes, roi d'Égypte, apprenant la ruine de son frère, craignit avec raison que le sénat, après avoir commencé à profiter du testament d'Alexandre, ne s'emparât aussi de l'Égypte. Méprisé par ses sujets, il ne comptait pas sur eux pour le défendre.

Ce qui est digne de remarque c'est que dans un temps où l'ambition romaine aurait dû irriter tous les peuples, on les voyait tous voler au-devant de son joug. Plusieurs princes mêmes, en mourant, dépouillaient leurs familles pour léguer leurs États à la république. D'un côté l'habileté du sénat romain, de l'autre les vices, les crimes, les extravagances des rois d'Europe, d'Asie et d'Afrique expliquent cette disposition générale. Tous ces princes se haïssaient, s'égorgeaient entre eux; leurs parens étaient leurs plus cruels ennemis, et les peuples, las de leurs assassinats et de leur tyrannie, aspiraient tous au repos que leur promettait et que leur donnait la protection de Rome :

car, pendant les beaux temps de la république, la conduite du sénat à l'égard des peuples soumis avait toujours été aussi douce, aussi bienfaisante que ses armes s'étaient montrées terribles pour ceux qui lui résistaient.

La prospérité corrompit ces vertus qui avaient fondé sa grandeur, et nous sommes arrivés à l'époque où les maîtres du monde, livrés à une sordide avarice et dévorés d'ambition, vont détruire la liberté de leur patrie et désoler toute la terre par leurs sanglantes querelles.

Ptolémée Aulètes connaissait la cupidité des principaux personnages qui gouvernaient alors la république; il fonda sur leur avidité l'espoir de sauver son trône; il ne se trompa point.

César venait d'être nommé consul; il avait besoin d'argent pour exécuter les vastes plans de son ambition. Aulètes partagea dix-huit millions entre ce consul et Pompée. Ces deux rivaux se réunirent pour le protéger; leurs partisans entraînèrent la majorité du sénat, et Ptolémée fut reconnu solennellement roi d'Égypte et ami du peuple romain.

Mais ces sacrifices, qui lui avaient si bien réussi à Rome, lui attirèrent beaucoup de malheurs dans son pays. Le roi, pour acheter une alliance si chère, s'était vu forcé d'établir de lourds impôts sur ses sujets. Ils se soulevèrent et l'obligèrent à fuir. Comme on en voulait à ses jours, il cacha si bien sa marche qu'on le crut mort. Ses deux fils étant trop jeunes pour gouverner, l'on plaça sur le trône Bérénice, sa fille aînée.

Cependant Ptolémée, débarqué à Sardes, y trouva Caton qui le reçut avec hauteur et sans se lever à son approche. Le sévère Romain blâma le faible prince de sa timidité, et lui dit qu'il ferait mieux d'affronter la mort en rentrant en Égypte, que d'aller en suppliant à Rome s'exposer au mépris des grands, dont tous ses trésors ne pourraient satisfaire l'avarice. Caton lui offrit même de l'accompagner, s'il voulait tenter la fortune des combats et remonter sur son trône sans secours étrangers. Ptolémée, trop timide pour suivre un pareil avis et déjà séduit par quelques agens de Pompée, partit pour Rome.

Il y fut d'abord abreuvé de toutes les

humiliations dont Caton l'avait menacé. Il traîna de porte en porte ses offrandes et ses suppliques, et réussit enfin à force de bassesses. Le sénat lui promit de le rétablir dans son royaume et de l'y faire conduire par Lentulus.

Dans ce même temps les Égyptiens envoyèrent une ambassade à Rome ponr traverser la négociation de leur roi. Aulètes fit empoisonner les ambassadeurs. Un homme vertueux et hardi, nommé Dion, voulut dénoncer ce crime au sénat; mais il périt aussi sous le poignard du roi.

Malgré l'indignation que ces forfaits et la corruption des grands excitaient dans Rome, Pompée protégeait toujours Aulètes, et voulait que le sénat tînt sa promesse. Marcellinus, nouveau consul, s'y opposait en produisant un oracle de la sybille, qui permettait de s'allier aux Égyptiens, mais qui défendait de prêter des troupes aux rois d'Égypte. Pompée ne se découragea pas; et, par le conseil de Cicéron, il crut pouvoir éluder l'oracle, en laissant le roi à Ptolémaïde et en envoyant des légions pour apaiser la révolte d'Alexandrie.

Lentulus n'osa pas exécuter les ordres

de Pompée; Gabinius, plus avare et bien payé, s'en chargea.

Ce général jugea qu'il fallait agir avec rapidité; car, dans ce moment, Bérénice, voulant s'assurer le secours de la Syrie, offrait sa main à Séleucus; son parent, fils du dernier roi Lathyre.

Gabinius, précédé par Antoine, entra en Égypte, s'empara de Péluse et gagna plusieurs batailles. Archélaüs, qui combattait pour Bérénice, fut tué dans une de ces actions.

Cette guerre commença la renommée, et fonda la puissance d'Antoine. L'Égypte se soumit; Ptolémée Aulètes remonta sur le trône, et prouva par ses cruautés combien il en était indigne. Il fit mourir sa fille Bérénice, massacra tous ses partisans, afin de confisquer leurs biens et de payer ce qu'il devait à Pompée, à Gabinius, à Antoine.

Les Égyptiens consternés souffraient sans murmure tous ces excès; mais ce qui prouve à quel point la superstition avait conservé de force chez eux, c'est qu'au moment où ils livraient sans résistance leurs corps aux bourreaux et leurs fortunes aux étrangers, un soldat romain ayant tué par mégarde un chat, la présence redoutable du roi, de Gabinius et de ses légions, ne put les empêcher de se soulever, de venger leur méprisable dieu, et de mettre en pièces son innocent meurtrier.

Aucun événement important ne marqua plus le règne d'Aulètes. L'Égypte humiliée conserva non la paix, mais la tranquillité et le silence des tombeaux.

Rabirius, chevalier romain, ayant prêté à Aulètes une grande partie de l'argent qu'il avait répandu dans Rome, il vint en Égypte pour se faire payer. Le roi lui proposa de se charger de l'administration des finances, afin d'être remboursé plus promptement. Rabirius, trompé par cette offre, devint comptable; le roi le fit arrêter quelque temps après, malgré la protection de César et de Pompée. Il se sauva de prison, revint misérable et dépouillé à Rome, où on l'accusa encore d'avoir aidé Ptolémée à corrompre des sénateurs. L'éloquence de Cicéron le sauva de la mort, mais non pas de l'exil.

Ptolémée Aulètes mourut quatre ans

après son rétablissement; son règne avait duré trente ans. Il laissa deux fils, tous deux appelés Ptolémée, et deux filles : l'une était la célèbre Cléopâtre ; l'autre se nommait Arsinoé. Les deux aînés de ses enfans, Ptolémée et Cléopâtre, se marièrent et régnèrent ensemble sous la tutelle de Rome.

CLÉOPATRE ET PTOLÉMÉE.

(An du monde 3969. — Avant Jésus-Christ 35.)

Ptolémée avait treize ans et Cléopâtre dix-sept. Pompée, tuteur du jeune roi, se trouvait en Grèce. L'eunuque Photin, gouverneur de Ptolémée, Achillas, général de ses troupes, Théodote, son précepteur, étaient à la tête de l'administration. Ces ministres profitèrent de l'absence de Pompée pour priver Cléopâtre de la part d'autorité que lui assurait le testament d'Aulètes; et, afin de gouverner le royaume, ils firent régner leurs élèves.

Cléopâtre ne supporta pas tranquillement cet affront. Elle se sauva du palais, rassembla ses partisans, courut en Palestine et en Syrie chercher des secours, et revint disputer le trône à Ptolémée, son frère et son époux.

Les deux armées étaient en présence sur la côte à peu de distance d'Alexandrie, et près d'en venir aux mains. Dans ce même moment Pompée, vaincu à Pharsale par César, arrive avec sa flotte, et demande la liberté d'aborder sur ce rivage qu'il avait jadis protégé; il sollicite l'appui d'un prince enfant, son pupille.

Photin, Achillas et Théodote délibérèrent avec le jeune roi sur cette demande. L'un voulait qu'on l'accueillît; l'autre qu'on lui dît de s'éloigner; mais Théodote représenta le danger de s'attirer la colère de César et la nécessité de mériter sa faveur en le délivrant d'un ennemi. Il proposa non de chasser Pompée qui pourrait un jour s'en venger, mais de le tuer : car, dit-il, *les morts ne mordent pas.* Ce lâche avis prévalut, et on résolut d'immoler le vaincu pour enlever à Cléopâtre la protection du vainqueur, et pour s'assurer sa reconnaissance.

Achillas et un Romain nommé Septimius furent chargés d'exécuter l'ordre fatal.

Ptolémée écrivit à Pompée qu'il pouvait disposer de lui et de son royaume. Comme la côte était basse et que les vaisseaux ne pouvaient en approcher, on envoya au-devant de lui une chaloupe pavoisée; ainsi la trahison prit toutes les formes du respect et de la reconnaissance.

Cependant Pompée avait un secret pressentiment de sa destinée; au moment d'entrer dans cet esquif qui devait être son tombeau, il dit à sa femme Cornélie ce vers de Sophocle : « Tout homme qui arrive » à la cour d'un tyran, devient son es» clave, quoiqu'il y soit entré libre. »

La chaloupe s'éloigna de la flotte. Dès qu'elle fut près du rivage, à la vue du roi, Achillas et Septimius poignardèrent Pompée, coupèrent la tête de ce héros, et jetèrent son corps sur le sable. Cornélie vit le crime et fit retentir l'air de ses gémissemens. Sa flotte déploya ses voiles et s'éloigna précipitamment de cet horrible lieu. Un vieux soldat romain eut seul le courage de s'emparer du corps de Pompée, de lui rendre des honneurs funèbres, et de le brûler sur un bûcher qu'il forma des débris d'un vieux bâtiment échoué.

Peu de temps après César arriva à Alexandrie. Dans sa marche rapide, comptant plus sur sa fortune que sur ses forces, il n'avait amené que trois mille hommes de pied et huit cents chevaux. Ptolémée se présenta à lui avec son affreux tribut. A la vue de la tête de son rival, le généreux vainqueur versa de nobles larmes, témoigna ouvertement son horreur pour un tel crime, et accabla de son mépris les lâches qui croyaient s'en faire un titre à sa faveur.

César fit faire de magnifiques obsèques à Pompée, et traita si bien ses partisans qu'ils se soumirent sincèrement à lui.

Les ministres du roi, redoutant dès lors la vengeance de César et voyant le petit nombre de ses troupes, commencèrent à répandre dans Alexandrie tous les bruits qui pouvaient soulever les Égyptiens contre lui. César lui-même servit leurs projets; il avait besoin d'argent, et il exigea qu'on lui payât promptement la somme considérable que le feu roi lui devait. Photin profita avec adresse de cette circonstance; il fit enlever toutes les richesses des temples, et prit aux grands du royaume leur vaisselle et leurs vases précieux. Chacun se crut dépouillé par César. Sa hauteur acheva d'irriter les Égyptiens. Prétendant, comme tuteur, être l'arbitre des rois, il cita Ptolémée et Cléopâtre à son tribunal pour juger leurs différends, et leur ordonna de nommer des avocats pour plaider devant lui ce grand procès.

Cléopâtre, qui comptait plus sur ses charmes que sur l'éloquence de ses défenseurs, prit une résolution hardie; elle quitta son armée, se jeta dans un bateau, et arriva de nuit au pied des murs du château d'Alexandrie. Elle se fit envelopper et cacher dans un paquet de linge et de robes; sans craindre alors les regards des Romains et de ses ennemis, un de ses serviteurs, Apollodore, la porta sur ses épaules et la fit entrer dans l'appartement de César. Ce grand homme ne résista point aux artifices de cette femme étonnante, dont l'esprit égalait la merveilleuse beauté, et le maître du monde devint en un instant l'esclave de sa captive.

Consultant plus son amour que sa prudence, il envoya chercher le jeune roi pour lui ordonner de partager son trône avec Cléopâtre. Ptolémée, convaincu que sa cause était perdue et furieux de voir que sa femme avait passé la nuit dans la chambre de César, sortit désespéré du palais. Il parcourut la ville en jetant de grands cris, arrachant son diadème et racontant au peuple son malheur et son affront.

La populace en furie se souleva et vint attaquer César. Les soldats romains s'emparèrent de la personne de Ptolémée, qui s'était jeté sur eux sans précaution; mais, la foule augmentant de rage et de nombre, le danger devenait imminent. César, au moment de périr, parut avec courage devant le peuple, l'étonna par sa fermeté, et trouva le moyen de le calmer, en lui promettant de le satisfaire.

Le lendemain, comme tuteur et comme arbitre, il confirma, au nom du peuple romain, le testament du feu roi, ordonna que Ptolémée et Cléopâtre régneraient ensemble, et céda l'île de Chypre aux plus jeunes enfans d'Aulètes, Ptolémée et Arsinoé. Ce sacrifice le tira de danger, et la colère des Égyptiens s'appaisa. Mais peu de jours après l'artificieux Photin réveilla leur fureur; il trouva le moyen de leur persuader que César les trompait, qu'il n'avait voulu que gagner du temps, et que son projet était de faire périr le roi et ses partisans pour soumettre l'Égypte à la tyrannie de Cléopâtre.

Le peuple se souleva de nouveau; Achillas, à la tête d'une armée, partit de Péluse et accourut pour combattre César, qui trouva moyen de repousser leurs efforts avec le peu de braves qu'il commandait. On l'attaqua aussi par mer; mais il brûla la flotte égyptienne, et s'empara de la tour du Phare. Le feu des vaisseaux gagna la ville et brûla cette fameuse bibliothéque qui contenait quatre cent mille volumes. César, investi et resserré de tous côtés, avait envoyé chercher des secours en Asie : en les attendant, il se fortifia dans le quartier du palais, et le théâtre lui servit de citadelle.

César tenait le jeune roi renfermé; il découvrit que Photin correspondait avec l'armée, et le fit mourir.

Un autre eunuque, nommé Ganymède, et favori du roi, craignant le même sort, enleva la princesse Arsinoé du palais, et la conduisit à l'armée; il y répandit des soupçons contre Achillas, qu'il tua; et, délivré de ce rival, il prit sa place. Ganymède conduisit assez habilement la guerre ; il coupa tous les canaux qui conduisaient l'eau dans Alexandrie : par-là il excita dans les troupes romaines une sédition qui aurait exposé César aux plus grands dangers ; mais celui-ci creusa des puits, trouva des sources et apaisa les révoltés. Cependant Calvinus arrivait d'Asie avec une légion. Ganymède voulut empêcher la jonction ; il fut battu dans un combat naval. Sans se décourager, il arma une autre flotte et parvint à entrer dans le port d'Alexandrie.

César attaqua alors l'île de Pharos. Dans cette occasion la fortune abandonna ses armes : on le repoussa ; il perdit huit cents hommes : son vaisseau se rompit, coula à fond, et sa mort semblait inévitable ; mais il se jeta tout armé dans la mer, et parvint à gagner le rivage en nageant. Jamais il ne fut dans un plus grand péril, et ne montra plus de courage ; car, pendant qu'il luttait d'une main contre les flots, de l'autre il tenait en l'air et portait des papiers importans qu'il sut ainsi conserver.

Les Égyptiens lui offrirent alors la paix, à condition qu'il leur rendrait leur roi.

César y consentit. Ptolémée, en le quittant, lui promit, les larmes aux yeux, d'être fidèle au traité; à peine rendu à la liberté, il se mit à la tête de son armée, et recommença la guerre. Sa flotte fut battue à Canope, et bientôt César se vit en état de ne plus craindre ses ennemis. Mithridate de Pergame lui amena des secours de Cilicie et de Syrie; Antipater s'y joignit avec trois mille Juifs; les princes arabes embrassèrent son parti, et les Juifs qui habitaient l'Égypte se déclarèrent en sa faveur.

Mithridate et Antipater, après avoir pris Péluse d'assaut, gagnèrent une bataille contre Ganymède, passèrent le Nil, et, sous la conduite de César, marchèrent contre Ptolémée, qui avait rassemblé toutes les forces dont il pouvait disposer.

Les deux armées se livrèrent bataille; la victoire des Romains fut complète. Dans la déroute des Égyptiens, Ptolémée, cherchant à se sauver sur le Nil, s'y noya. Alexandrie et toute l'Égypte se soumirent à César, qui plaça sur le trône Cléopâtre, en lui associant, pour la forme, son jeune frère Ptolémée, âgé seulement de onze ans.

César, sans ennemis, oublia quelque temps la gloire pour les plaisirs; il passait les jours et les nuits en festins et en fêtes avec Cléopâtre. Il s'embarqua avec elle sur le Nil et parcourut toute l'Égypte. Son dessein était de pénétrer en Éthiopie; mais les légions, effrayées par l'exemple de Cambyse, refusèrent de le suivre.

La reine lui donna un fils nommé Césarion, qui augmenta son amour et sa dépendance; on assure qu'au mépris des coutumes romaines il comptait, après son retour à Rome, épouser Cléopâtre. Lorsqu'il fut mort, le tribun Helvius Cinna avoua qu'il avait une harangue prête pour proposer une loi qui permettrait aux citoyens romains d'épouser autant de femmes qu'ils voudraient, et même des étrangères.

César fut enfin obligé de s'arracher du sein des voluptés pour aller combattre Pharnace, fils du fameux Mithridate. Avant de partir d'Égypte, voulant prouver sa reconnaissance aux Juifs qui, sous la conduite d'Antipater, l'avaient si puissamment secouru, il confirma leurs priviléges et les fit graver sur une colonne. Après avoir vaincu Mithridate, il revint à Rome; la jeune princesse Arsinoé orna son triomphe, et y parut chargée de chaînes. Il la mit ensuite en liberté, et elle se retira en Asie.

Dès que le jeune Ptolémée eut quinze ans, âge fixé en Égypte pour la majorité des rois, il voulut prendre les rênes du gouvernement; mais Cléopâtre l'empoisonna et régna seule.

CLÉOPATRE SEULE.

On apprit bientôt en Égypte que César, aspirant au trône, avait été assassiné par Brutus et Cassius, derniers et cruels défenseurs de la liberté romaine. Antoine, Lépide et Octave, qu'on nomma depuis Auguste, formèrent un triumvirat pour venger la mort de César. Cléopâtre se déclara pour eux, et leur envoya les quatre légions que ce grand homme lui avait laissées; mais Cassius s'en rendit maître.

Cléopâtre arma ses vaisseaux, et monta sur sa flotte pour aller au secours des triumvirs; une tempête l'obligea de revenir en Égypte.

Un an après, Cassius et Brutus ayant été vaincus et tués à Philippes, Antoine arriva en Asie, chargé par ses collègues de gouverner cette partie du monde. Tous les rois et les princes d'Orient vinrent en foule recevoir ses ordres et lui présenter leurs hommages.

Ayant appris que le gouverneur de la Phénicie, qui dépendait alors de l'Égypte, avait envoyé des secours à Cassius, il cita fièrement Cléopâtre à son tribunal, et lui ordonna de comparaître devant lui pour se justifier. Il l'attendait dans la ville de Tarse.

Cette reine superbe s'embarqua avec ses trésors et un cortége magnifique; elle partit non pour se défendre, mais pour vaincre Antoine. Arrivée en Asie, elle parut sur le Cydnus dans une galère dont la poupe était éclatante d'or, les voiles de pourpre, les rames garnies d'argent; le tillac était couvert par un pavillon où brillaient des étoffes tissues d'or. On y voyait Cléopâtre vêtue comme on représente Vénus, et entourée des plus belles filles de sa cour, sous la forme de Grâces et de Nymphes. Les airs retentissaient du son mélodieux des instrumens; les avirons, frappant l'onde en cadence, rendaient ces sons plus agréables; on brûlait sur le tillac des parfums qui répandaient au loin leurs douces odeurs; et le rivage se remplissait d'un peuple nombreux qui prenait Cléopâtre pour une divinité, et se prosternait devant elle.

Tous les habitans de Tarse en sortirent pour aller admirer cet étonnant spectacle, de sorte qu'Antoine, voulant conserver sa dignité, resta seul dans son tribunal, entouré de ses licteurs.

Il invita la reine à souper dans son palais; mais elle lui fit dire de venir la trouver dans sa tente, où elle lui avait fait préparer un festin.

Il céda, la vit, s'enflamma, ne parla plus de ses griefs; et, loin de se montrer comme un juge sévère, il ne fut plus dès ce moment qu'un esclave soumis.

Les jours se passaient en fêtes et en plaisirs, la reine y déployait le plus grand faste; et, lorsqu'elle donnait des festins, elle distribuait aux officiers romains les vases d'or et d'argent qui couvraient sa table. Antoine voulait en vain rivaliser avec elle de magnificence; Cléopâtre avait soutenu devant lui qu'elle dépenserait deux millions dans un festin; et, comme il en niait la possibilité, elle fit dissoudre dans le vinaigre une perle qui valait un million, et l'avala. Antoine obtint d'elle de conserver une autre perle du même prix, qui fut envoyée au Capitole.

Le premier sacrifice que le général romain offrit à son amour, fut un crime. Cédant aux prières de Cléopâtre, il fit mourir sa sœur Arsinoé, qui s'était retirée à Milet, dans le temple de Diane, asile sacré qu'elle croyait inviolable. Antoine, oubliant sa gloire, suivit Cléopâtre dans l'Égypte, que ruinait et scandalisait leur luxe effréné.

La reine ne le quittait ni dans ses plaisirs ni dans ses exercices. Un jour il pêchait à la ligne près d'elle et ne prenait rien. Cléopâtre fit attacher à sa ligne, par un plongeur, un gros poisson cuit et salé; et, après l'avoir raillé sur son succès, elle lui dit : « Laissez la ligne à nous autres reines d'Asie » et d'Afrique : la pêche qui vous convient » est celle où l'on prend des villes, des » royaumes et des rois. »

Antoine, obligé de retourner à Rome, sortit un moment des chaînes de Cléopâtre. Son asservissement l'avait brouillé avec Octave; il se raccommoda avec lui et épousa sa sœur Octavie. Mais, étant depuis chargé de faire la guerre aux Parthes, il revint en Orient, revit Cléopâtre, rentra sous son joug, et s'enflamma plus que jamais pour elle.

La reine protégeait les sciences et cultivait elle-même les lettres : elle fit reconstruire la bibliothéque d'Alexandrie. Antoine lui envoya de Pergame deux cent mille volumes.

Les historiens assurent que Cléopâtre parlait avec facilité les langues grecque, romaine, hébraïque, arabe, éthiopienne, et celles des Syriens et des Parthes; ce qui est d'autant plus difficile à concevoir que ses prédécesseurs savaient à peine l'égyptien, et avaient presque oublié la langue des Macédoniens.

Quoique Antoine fût revenu dans les fers de Cléopâtre, cette reine orgueilleuse, qui prétendait être sa femme légitime, ne pouvait lui pardonner l'hymen d'Octavie. Pour l'apaiser il sacrifia les intérêts de Rome, et lui donna la Phénicie, l'île de Chypre, une partie de la Cilicie, de la Judée, de la Syrie et de l'Arabie.

Ces largesses, faites aux dépens de l'empire romain, irritèrent Octave. La vertueuse Octavie voulut en vain les réconcilier : elle partit de Rome pour rejoindre son époux; mais Antoine, soumis aux ordres de la reine, défendit à la malheureuse Octavie de dépasser Athènes; et, peu de temps après, il lui ordonna de retourner à Rome.

Auguste profita de son aveuglement pour rompre ouvertement avec un collègue dont la puissance l'importunait; et, sous prétexte de venger sa sœur et Rome, il s'arma dans l'espoir de se rendre, sans partage, le maître du monde.

Pendant ce temps Antoine déclara la guerre aux Arméniens, et s'empara de leur pays. Il revint triomphant à Alexandrie, traînant derrière son char le roi d'Arménie, chargé de chaînes d'or. Il fit hommage à la reine de ce captif couronné.

Cléopâtre l'avait tellement asservi qu'un jour, dans l'ivresse, il lui promit l'empire romain. Cléopâtre fut alors couronnée avec une très grande magnificence à Alexandrie. Elle parut dans cette cérémonie avec son amant sur un trône d'or massif, où l'on montait par des marches d'argent. Le front d'Antoine portait un diadème ; il était armé d'un cimeterre persan ; sa main tenait un sceptre magnifique ; il était couvert d'une robe de pourpre brodée d'or avec des boutons de diamans. La reine, assise à sa droite, se montrait vêtue d'une robe éclatante faite d'une étoffe précieuse jusque-là exclusivement destinée à couvrir la statue de la déesse Isis, dont cette reine orgueilleuse osait prendre l'habit et le nom. Au bas du trône on voyait assis Césarion, fils de César, et deux enfans, nommés Alexandre et Ptolémée, que Cléopâtre avait eus d'Antoine.

Après le couronnement, un héraut d'arme proclama Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, de Lybie et de Célésyrie, conjointement avec Césarion. Il proclama ensuite les autres princes rois des rois, assignant à Ptolémee la Syrie, la Phénicie et la Cilicie, et au prince Alexandre les royaumes d'Arménie, de Médie et même celui des Parthes, dont Antoine méditait la conquête.

Jamais l'Égypte n'avait été plus puissante et plus riche ; et le moment qui précéda sa destruction, fut celui où elle jeta le plus grand éclat, semblable à ces feux qui, terminant les fêtes, répandent, en mourant dans les airs, les plus vives clartés, et, après avoir presque égalé la splendeur du soleil, s'éteignent et sont promptement remplacés par une épaisse fumée et par une obscurité profonde. Ce beau pays était devenu le centre des richesses de l'Afrique et de l'Asie. Alexandrie pouvait se croire la capitale de l'Orient. Tous les princes, tous les rois venaient porter leurs tributs à Cléopâtre, et se prosternaient au pied de son trône pour recevoir ses ordres. Antoine, son premier esclave, n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir le maître du monde et lui en faire hommage. Mais toute cette puissance, fondée par l'orgueil et minée par les vices, ne tarda pas à s'écrouler : cette gloire éclatante ne fut qu'une courte illusion. La mollesse d'Antoine, ses débauches, son ambition sans bornes, son avidité, son asservissement à l'Égyptienne et surtout sa dureté pour Octavie avaient irrité contre lui le peuple romain, et il s'était attiré à la fois sa haine et son mépris.

Octave, non moins ambitieux, mais

plus adroit, cachait sa tyrannie à l'ombre des formes républicaines, et se faisait pardonner sa grandeur par sa popularité. Sous le nom de prince du sénat, de tribun du peuple, il montait au trône sans effrayer la liberté; et les légions romaines ne voyaient encore dans le maître de l'occident qu'un consul et qu'un général, heureux héritier du nom et de la gloire de César, tandis qu'Antoine, efféminé, couronné, vêtu à l'orientale et plongé dans les voluptés, ne paraissait plus à leurs yeux qu'un de ces Antiochus, qu'un de ces Ptolémée, qui avaient si souvent suivi le char de leurs triomphateurs.

Auguste déclara la guerre à Antoine; et toutes les nations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique se partagèrent entre ces deux rivaux, dont le choc allait décider la destinée du monde. Jusqu'à ce moment Antoine, intrépide, belliqueux, dur à la fatigue et doué d'une force singulière, s'était acquis plus de réputation militaire que son rival; mais l'amour et la fortune l'avaient changé, les débauches l'avaient énervé. Ses alliés étaient plus nombreux, plus riches que ceux d'Octave, ses légions plus aguerries et mieux exercées; il avait plus de troupes, plus d'argent, plus de vaisseaux qu'Octave. Tous ses moyens étaient prêts, lorsqu'Auguste commençait à peine à réunir les siens. En se hâtant, il pouvait l'écraser facilement; mais il perdit un an à Alexandrie dans les plaisirs et dans les bras de Cléopâtre; et, tandis qu'il s'ôtait tout espoir d'accommodement en répudiant la vertueuse Octavie, il ne prenait aucun des moyens qui pouvaient le soustraire à la vengeance de Rome. Enfin, apprenant la marche d'Octave, il sortit de son voluptueux sommeil, et s'arma pour le combattre. Cléopâtre voulut l'accompagner et commander elle-même sa flotte : il y consentit; cette faiblesse fit son malheur.

Dix-huit légions et vingt-deux mille chevaux composaient l'armée de terre d'Antoine; cinq cents vaisseaux portaient plus de cent mille soldats et douze mille cavaliers. Tous les rois d'Orient servaient sous ses ordres. Cléopâtre les surpassait par sa puissance et par son luxe. Octave, avec moins de pompe mais plus de discipline, possédait plus de forces réelles.

On avait conseillé à Antoine de combattre avec son armée de terre, parce que ses légions, supérieures en nombre à celles de son ennemi, étaient plus accoutumées au péril; mais Cléopâtre voulait que la gloire appartînt à sa flotte. Elle ordonna un combat naval, et il eut lieu dans le golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium.

La bataille fut sanglante et long-temps douteuse; le succès était incertain, lorsque Cléopâtre, effrayée par les cris des combattans, par le choc des armes, par la vue du sang qui couvrait les ondes et par les gémissemens des blessés, prit soudain la fuite avec ses vaisseaux. Elle emportait avec elle l'âme et le courage d'Antoine, qui, n'écoutant plus que sa funeste passion, abandonna l'honneur, la victoire et l'empire du monde pour la suivre. Sa flotte se battit long-temps après son départ; mais enfin elle fut vaincue, détruite ou dispersée. Les légions, privées de leur chef, passèrent du côté d'Octave.

Cléopâtre revint à Alexandrie, et Antoine en Libye, où il avait encore une armée; mais, en y arrivant, il trouva qu'elle s'était soumise à l'autorité d'Octave.

Vaincu, abandonné, sans forces et sans espoir, il retourna près de Cléopâtre. Cette reine perfide et cruelle, en rentrant dans le port, fit couronner ses vaisseaux, comme s'ils étaient victorieux, pour tromper quelque temps le peuple ; et, craignant que les grands de l'Égypte, instruits de la vérité, n'excitassent une révolte, elle les fit assassiner. Cléopâtre essaya ensuite de faire remonter le Nil à sa flotte, dans l'intention de la transporter dans la mer Rouge ; mais les Arabes l'attaquèrent et la brûlèrent.

Tandis qu'Antoine ne se consolait de la perte du monde que par son amour, cette reine artificieuse ne songeait qu'à le trahir et à gagner la faveur d'Auguste. Ils lui avaient envoyé tous deux des ambassadeurs pour demander la paix : Antoine promettait de vivre à Athènes en simple particulier, pourvu qu'on laissât le trône d'Égypte à Cléopâtre ; et la reine faisait assurer secrètement à Auguste qu'elle le seconderait et abandonnerait Antoine, s'il voulait lui accorder son amitié. Les ambassadeurs d'Antoine n'obtinrent point de réponse ; on amusa ceux de Cléopâtre par des paroles flatteuses et des espérances vagues.

Auguste, qui connaissait le prix du temps, n'en perdit pas et arriva bientôt devant Péluse, dont les ordres secrets de la reine lui firent ouvrir les portes. Elle consommait ainsi la ruine de son amant, toujours trompé par ses perfides caresses. Cependant, comme Octave la laissait dans l'incertitude sur son sort, elle cacha ses trésors dans un tombeau, près du temple d'Isis.

L'armée d'Octave arriva sans obstacles auprès d'Alexandrie; Antoine, au comble du malheur, retrouva enfin son courage. A la tête d'une troupe peu nombreuse mais fidèle, il fit une sortie vigoureuse, battit son ennemi, revint triomphant aux pieds de sa maîtresse, et passa la nuit en fêtes et en festins. Le lendemain il voulut livrer bataille; la flotte de Cléopâtre l'abandonna et se livra à Octave. Désespéré de cette trahison, il défia son rival en combat singulier : Auguste répondit que, « si Antoine était las de vivre, il pou» vait prendre d'autres moyens pour mou» rir. »

Cléopâtre alors, voulant se délivrer des importunités d'Antoine, répandit dans la ville le bruit de sa mort, et quelques-uns de ses affidés vinrent dire à cet infortuné général qu'elle s'était poignardée. Il ne tenait à la vie que pour elle; il ordonna à un esclave de lui enfoncer un poignard dans le sein. Ce serviteur fidèle refusa d'obéir et se tua devant lui; Antoine suivit son exemple et se précipita sur son épée : mais, apprenant dans le même instant que Cléopâtre vivait encore; il se fit panser et porter à la forteresse où elle était enfermée.

Comme on craignait d'être surpris par les troupes d'Auguste, on n'ouvrit point les portes du fort; mais, du haut d'un balcon, on jeta des cordes et des chaînes auxquelles on attacha le malheureux Antoine; et Cléopâtre, aidée de deux de ses femmes, le monta dans son appartement. Pendant qu'elle l'élevait péniblement en l'air, on voyait cet amant, mourant et passionné, les yeux fixés sur la reine, oublier l'univers et ne soupirer qu'après l'instant qui allait pour la dernière fois le rejoindre à sa maîtresse. Arrivé près d'elle, il recueillit le peu de forces qui lui restaient pour la conjurer de veiller à son salut et de se méfier de la fausseté d'Octave; il lui assura qu'il mourait heureux, puisqu'il finissait sa vie entre ses bras, et qu'il ne rougissait pas de sa défaite puisque Rome seule l'avait vaincu. En disant ces mots il expira. A l'instant même Proculéius se présenta, dans l'intention d'inviter la reine à se rendre. Elle refusa de le voir; mais cet officier, suivi de quelques soldats, entra par une fenêtre dans sa chambre. A sa vue Cléopâtre voulut se tuer; il lui arracha le poignard, en la priant de laisser à Auguste une si belle occasion de montrer sa clémence et sa générosité, La reine se soumit en apparence, et ne demanda que la permission d'ensevelir Antoine. L'ayant obtenue, elle lui rendit des honneurs magnifiques, le fit embaumer et le plaça dans le tombeau des rois d'Egypte.

Auguste, après l'avoir laissée quelques jours livrée à sa douleur et à la solitude, vint chez elle. La reine se jeta à ses pieds, les cheveux épars, le visage pâle, les yeux baignés de larmes, la voix tremblante et le sein couvert de contusions et de plaies.

Malgré ce désordre quelques éclairs de sa dangereuse beauté brillaient encore, étonnaient Auguste; et, presque mourante, elle ne désespérait pas d'enflammer son vainqueur. Sa chambre était pleine de portraits de Jules César; elle dit à Auguste: « Voilà » les images de celui qui vous a adopté et » qui m'a protégée; vous lui devez l'em» pire, et je lui dois ma couronne. » Elle lui montra plusieurs lettres de ce grand homme, qui lui assurait son trône, et qui lui promettait sa protection et sa foi. Elle mêla à ses discours des louanges délicates pour enivrer le jeune conquérant; enfin elle déploya tous les artifices de la plus adroite coquetterie; mais Auguste y parut insensible. Dirigé par son ambition, éclairé par l'exemple de César et d'Antoine, il l'écouta froidement, l'exhorta au courage, et ne lui promit rien.

Cléopâtre vit alors toute sa destinée; dissimulant ses sinistres projets, elle parla des présens qu'elle réservait à Octavie et à l'impératrice Livie pour en obtenir un traitement favorable lorsqu'elle serait à Rome. »

Octave, qui voulait la tromper, fut

trompé par elle, crut à sa résignation, et ne soupçonna pas son désespoir. Elle lui demanda la permission d'aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine; Octave la lui accorda.

La reine, décidée à ne pas subir l'humiliation du triomphe et la honte de la captivité, couvrit d'abord de fleurs la tombe de son amant; rentrée chez elle, elle se mit au bain, et se fit ensuite servir un repas magnifique. Etant sortie de table, elle écrivit un billet à Octave, et renvoya tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté deux de ses femmes. Sa porte fermée, elle se mit sur un lit de repos, et demanda une corbeille pleine de figues, qu'un de ses serviteurs, déguisé en paysan, venait d'apporter. Un moment après que cette corbeille eut été placée près d'elle, on vit Cléopâtre s'étendre sur son lit comme endormie. La longueur et l'immobilité de ce sommeil étonnèrent ses femmes; elles s'approchèrent et virent bientôt qu'un aspic, caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras, son venin était parvenu jusqu'au cœur, et l'avait fait périr sans qu'elle eût donné aucun signe de douleur.

Cependant Auguste, après avoir lu le billet de la reine, qui lui demandait de placer son corps dans le tombeau d'Antoine, envoya précipitamment deux officiers pour l'empêcher d'attenter à ses jours : mais ils la trouvèrent morte.

Elle périt à trente-neuf ans; son règne en avait duré vingt-deux. On renversa les statues d'Antoine; celles de Cléopâtre restèrent long-temps sur les places publiques. Un de ses favoris, pour les conserver, donna mille talens à Auguste.

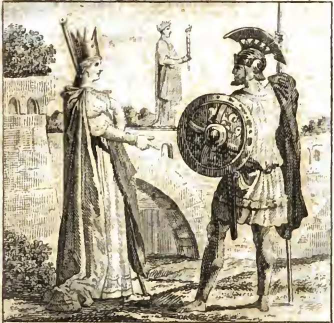
L'indépendance de l'Egypte finit avec la vie de Cléopâtre; ce royaume devint une province romaine, gouvernée par un préfet. Jamais les Egyptiens ne recouvrèrent leur liberté, et de la domination des Romains ils passèrent sous celle des Arabes et des Turcs.

Le règne des Ptolémée, qui datait de la mort d'Alexandre-le-grand, avait duré deux cent quatre-vingt-treize ans, depuis l'an du monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

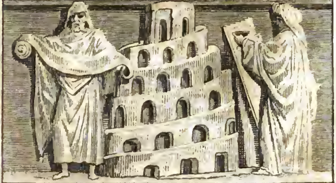
Cléopâtre mourut trente ans avant la naissance de Jésus-Christ.

FIN DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE.

Assyriens.



LA TOUR DE BEL OU BABEL.



PEUPLES D'ASIE.

ASSYRIENS.

Les premiers temps des peuples de l'Asie sont enveloppés d'épaisses ténèbres ; aucun savant n'a pu les percer, et on y cherche en vain la vérité. On nous parle, dans les livres anciens, des Babyloniens et des Assyriens, comme de deux peuples différens, dont les capitales Ninive et Babylone étaient sept fois plus grandes que Paris. On nous représente ces nations, si rapprochées et occupant le petit territoire qui se trouve entre le Tigre et l'Euphrate, comme des Etats assez puissans pour inonder et conquérir l'Asie avec des armées de deux millions d'hommes. Aucun lecteur sensé ne peut croire de pareils contes : l'invraisemblance de ces récits et les contradictions de leurs auteurs prouvent assez qu'on ne saurait acquérir aucune connaissance certaine de cette partie de l'histoire du monde.

Il est évident que Ctésias de Gnide, médecin du jeune Cyrus, n'a écrit que des fables, répétées depuis par Diodore. Plusieurs autres historiens l'ont copie ; et, pour savoir le peu de foi qu'il mérite, il suffit de rappeler qu'Aristote le jugeait indigne de créance, et que cet auteur a rempli son Histoire desIndes de fictions qu'il donnait pour des faits certains, et dont il disait avoir été le témoin oculaire.

Nous allons cependant rapporter brièvement ce que les anciens ont dit de l'empire d'Assyrie ; et, tout en avertissant nos jeunes lecteurs qu'ils vont entendre des fables, nous pensons qu'il serait peu convenable de les leur laisser ignorer, puisque la science de l'histoire consiste non-seulement à savoir des vérités, mais à connaître tout ce qu'on a dit de remarquable des peuples célèbres qui ont brillé sur la terre.

La Mésopotamie est située entre le Tigre et l'Euphrate ; c'est une terre fertile, dans un des plus beaux climats du monde ; on appelait ce pays la Chaldée. Les prêtres de Babylone gardèrent le nom de Chaldéens : ils passaient pour avoir fait les premières observations astronomiques ; et leur pays disputait à l'Egypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts et des sciences.

On cherche en effet, avec plus de raison, la source de la civilisation dans une vaste plaine, comme celle de Babylone, que dans un pays inondé comme l'Egypte.

Les Chaldéens, astronomes, prirent bientôt les astres pour des dieux, et on les regarde comme les inventeurs de l'astrologie, science par laquelle on prétendait connaître l'avenir.

Ils avaient découvert le mouvement des planètes d'Occident en Orient. Ils divisaient le zodiaque en trente degrés, et chaque degré en trente minutes. Leurs années étaient de trois cent soixante-cinq jours, auxquels on ajoutait cinq heures et quelques minutes. Ils regardaient les comètes comme des planètes excentriques à la terre; on leur attribuait l'invention des cadrans solaires. Une haute tour au centre du temple de Bel, leur servait d'observatoire. Leurs prêtres disaient que leur dieu Bélus, après avoir créé le monde et les animaux, s'était fait couper la tête, et que du sang de sa blessure les autres dieux détrempèrent la terre, qui produisit des hommes doués d'une portion de l'intelligence divine.

Bérose regardait les fables des Chaldéens comme une allégorie mystérieuse du chaos et de la création. On trouve aussi, dans l'Ezourvedham, l'histoire d'un dieu dont les membres coupés donnèrent naissance aux différentes castes indiennes: celle des Brames, la première de toutes, venait de la tête du Dieu.

Tout l'Orient semblait reconnaître un Dieu suprême, qui avait chargé un ou plusieurs autres dieux d'établir et de maintenir l'ordre dans l'Univers. Mais ce qu'on ne pourra jamais connaître c'est la source de cette doctrine. Les uns pensent qu'elle est sortie de l'Inde; les autres, que les Egyptiens et les Chaldéens l'ont répandue sur la terre; d'autres enfin l'attribuent aux Chinois.

De temps immémorial les arts florissaient à Babylone, et l'on y vit aussi régner de tout temps le luxe et la débauche. La superstition favorisait le vice. On regardait la Vénus des Babyloniens, nommée *Mélitta*, comme une divinité malfaisante qu'on devait apaiser par le sacrifice de la vertu. On prétend que chaque femme était obligée, une fois dans sa vie, de se livrer dans le temple à un étranger. Justin et Ælien disent que la même loi existait en Chypre et en Lydie.

Ce qui est remarquable c'est que, dans presque toute l'Asie, les femmes se dérobaient aux regards des hommes, et que les Babyloniennes seules vivaient et communiquaient librement avec eux.

Pour favoriser la population, on vendait les plus belles femmes à l'enchère et les laides au rabais, de sorte que la partie pauvre du peuple trouvait toujours à se marier. On punissait sévèrement l'adultère; mais le lien conjugal était rompu facilement en rendant la dot que les femmes avaient reçue de leurs maris.

Le peuple babylonien adorait beaucoup de dieux et divinisait les héros; il montrait une vénération particulière pour un monstre sorti de la mer, moitié homme, moitié poisson, qu'ils nommaient *Oanès*; ils prétendaient que ce dieu avait enseigné toutes les sciences.

Les historiens anciens nous représentent l'Assyrie comme l'un des plus puissans empires du monde. Justin lui donne treize cents ans de durée; d'autres cinq cent vingt; cette dernière opinion est celle d'Hérodote. L'Écriture Sainte nous apprend que la ville de Babylone fut bâtie par Nembrod, le plus ancien des conquérans. Calisthène écrivait à Aristote que les Babyloniens comptaient au moins mille neuf cent trois ans d'antiquité, lorsqu'Alexandre entra triomphant à Babylone; ce qui ferait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire cent quinze ans après le déluge.

~~~

ROIS D'ASSYRIE.

NEMBROD.

(An du monde 1800.—Avant Jésus-Christ 2204.)

Nembrod avait aussi le nom de Bélus, qui signifie *maître* : on l'adora sous ce titre. Il était petit-fils de Cham, et arrière-petit-fils de Noé. La Genèse en parle comme *d'un violent chasseur devant le Seigneur.* En exerçant la jeunesse à la chasse, il la préparait à la guerre, et la formait au cou-
~~~

rage, à la fatigue et à l'obéissance. On croit que ce fut lui qui entoura le premier de murailles la tour de Bel. Cette tour, construite en briques et plus haute que les pyramides, servait d'observatoire aux Chaldéens; (il paraît que c'était elle que l'Ecriture nommait la tour de Babel.) Réunissant dans cette enceinte ses amis et ses confédérés, Nembrod se vit bientôt assez fort pour soumettre tous les environs; il passa ensuite dans l'Assyrie, où il commença la fondation d'une grande ville qu'il nomma Ninive, du nom de son fils Ninus. Ce qui paraît certain c'est que Nembrod est le fameux Bélus des Babyloniens; et que son fils, plein de vénération pour sa mémoire, lui érigea des temples, et le fit adorer par ses sujets. On ignore la durée de son règne et celle de sa vie.

NINUS.

(An du monde 1842.—Avant Jésus-Christ 2162.)

Ninus, suivant l'exemple de son père, augmenta et disciplina son armée. Soutenu par les Arabes, il conquit, pendant l'espace de quinze ans, presque tous les pays qui se trouvaient entre l'Inde et l'Egypte.

Il acheva Ninive que son père avait commencé à bâtir. Il lui donna huit lieues de diamètre et vingt-quatre lieues de circuit, si l'on en croit Jonas qui disait qu'il fallait marcher trois jours pour faire le tour de cette ville. Ses murs, hauts de cent pieds et fortifiés de quinze cents tours élevées de deux cents pieds, étaient assez épais pour qu'on y put conduire de front trois chars. Ctésias, qui rapporte ces fables, prétend que l'armée de Ninus se composait de dix-sept cent mille hommes de pied, de deux cent mille chevaux et de seize-mille chariots armés de faux.

Malgré ses forces Ninus assiégeait en vain depuis long-temps Bactres, capitale de la Bactriane; et il aurait peut-être été forcé de se retirer sans les conseils et le courage de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Elle découvrit le moyen de s'introduire dans la citadelle et de s'en emparer; elle exécuta elle-même avec audace le plan qu'elle avait conçu, et rendit Ninus maître de la ville, où il trouva d'immenses trésors.

La reconnaissance du roi se changea en

amour. Le mari de Sémiramis, effrayé par les menaces du monarque, se donna la mort. Sa veuve devint reine et eut un fils qu'elle nomma Ninias. Plusieurs auteurs ont cru que Sémiramis, ayant obtenu du roi la puissance souveraine pour cinq jours, en avait profité pour le tuer. Rollin et d'autres historiens le nient et disent que Ninus mourut paisiblement, en laissant à sa femme le gouvernement de ses États et la tutelle de son fils. On voyait, long-temps après la ruine de Ninive, un superbe tombeau que cette reine célèbre fit bâtir pour son époux.

SÉMIRAMIS.

(An du monde 2732.—Avant Jésus-Christ 1272.)

Sémiramis était née à Ascalon, en Syrie. Diodore raconte qu'étant abandonnée après sa naissance, elle avait été nourrie d'une façon miraculeuse par des colombes. Son nom, qui voulait dire *colombe*, a peut-être donné lieu à cette fable.

Sémiramis s'occupa toujours à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Voulant surpasser en magnificence ses prédécesseurs, elle employa vingt et un millions d'hommes, tirés de toutes les parties de son vaste empire, à bâtir la célèbre Babylone, dont les anciens ont décrit avec tant d'éloges et d'exagération les murs élevés, les jardins suspendus, le lac superbe, les palais magnifiques, le pont hardi et les vastes temples que dominait celui de Bel. Ce dernier subsistait encore du temps de Xerxès, qui le pilla et le démolit entièrement.

Alexandre, à son retour des Indes, voulut le rebâtir; et dix mille hommes travaillaient à en déblayer les décombres, lorsque la mort de ce grand roi interrompit cette entreprise.

Sémiramis parcourut toutes les parties de son empire; elle agrandit et embellit les villes; elle construisit des aquéducs pour conduire les eaux, perça des montagnes et combla des vallées, afin d'ouvrir partout de grandes routes et des communications faciles.

La vénération qu'elle inspirait était telle que sa vue seule apaisait une sédition. On vint l'avertir un jour à sa toilette que le peuple se soulevait. Elle partit aussitôt, la tête à demi coiffée ; sa présence calma les esprits. On lui érigea une statue qui rappelait à la fois le négligé de sa parure et la force de son autorité.

Ses armes conquirent une grande partie de l'Éthiopie. Elle visita le temple de Jupiter Ammon, dont l'oracle lui apprit que sa vie finirait lorsque son fils Ninias conspirerait contre elle, et qu'après sa mort les peuples de l'Asie lui rendraient les honneurs divins.

La dernière de ses expéditions fut la guerre de l'Inde. Ses troupes se réunirent à Bactres. Apprenant que les Indiens avaient plus d'éléphans qu'elle, la reine fit arranger des chameaux de manière à leur donner la forme et l'apparence d'éléphans. Cet artifice puéril et grossier n'eut aucun succès. Le roi des Indes lui envoya demander son nom et les motifs de son agression : « Dites à votre maître, répondit-elle, que » dans peu je lui ferai connaître qui je » suis. »

Elle s'avança ensuite près du fleuve Indus, dont elle força le passage, après un sanglant combat où elle fit cent mille prisonniers et détruisit mille barques ennemies. Laissant soixante mille hommes sur les bords du fleuve, elle pénétra rapidement dans l'intérieur du pays; mais le roi des Indes lui livra une nouvelle bataille. Les Indiens remportèrent la victoire; les éléphans épouvantèrent les chameaux, et mirent l'armée assyrienne en déroute. Sémiramis, dans la mêlée, fut blessée deux fois par le roi, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Elle perdit une grande partie de ses troupes en repassant l'Indus. Heureusement pour elle, le roi des Indes, retenu par un oracle, ne la poursuivit pas au-delà de ce fleuve. La reine conclut la paix avec lui, et revint à Babylone, ramenant à peine le tiers de son armée. Alexandre est le seul conquérant après elle qui ait porté la guerre au-delà de l'Indus.

Sémiramis, rentrée à Babylone, découvrit une conspiration tramée par son fils contre elle. Se rappelant alors la prédiction de Jupiter Ammon, elle ne punit aucun des coupables, céda sans murmure l'empire à son fils Ninias, et se déroba à la vue des hommes, dans l'espoir de jouir bientôt des honneurs divins que l'oracle lui avait promis. On dit qu'en effet les Égyptiens lui érigèrent des temples, et l'adorèrent sous la forme d'une colombe. Sa vie dura soixante-deux ans, et son règne quarante-deux.

NINIAS.

Ninias, assis sur le trône, jouit de la gloire de ses prédécesseurs, sans les imiter. Il s'occupait uniquement de ses plaisirs, et se tenait presque toujours renfermé dans son palais. Les princes de l'Asie adoptèrent presque tous cet usage, croyant se rapprocher des dieux en se rendant invisibles aux mortels, et s'attirer d'autant plus de vénération qu'ils étaient moins connus.

Les différens peuples, soumis aux rois d'Assyrie, envoyaient tour à tour à Ninive des troupes pour la garde du roi. Elles ne restaient qu'un an dans cette ville, et on les plaçait sous la conduite de chefs d'une fidélité éprouvée. On en usait ainsi pour prévenir les conspirations, et pour ne point laisser aux troupes le temps de se corrompre dans la capitale. Les successeurs de Ninias suivirent, pendant trente générations, cette coutume; ils furent tous, comme lui, pacifiques et adonnés aux plaisirs.

Aucun grand événement ne nous a laissé de traces de leurs règnes : ce temps peu glorieux fut probablement heureux pour l'Assyrie. Le silence de l'histoire peut être considéré comme une preuve de la tranquillité des peuples.

L'Écriture Sainte, en nous faisant connaître la vie d'Abraham, parle d'*Amraphès*, roi de Sennaar, pays où était située Babylone. Il paraît que ce fut sous le gouvernement de ces rois indolens et peu connus que Sésostris, roi d'Égypte, porta si loin ses conquêtes dans l'Orient; mais il se contenta de lever des tributs, et laissa subsister l'empire d'Assyrie, dont Platon dit que le royaume de Priam était une dépendance.

L'Écriture parle encore d'un roi assyrien, nommé Phul, qui vint en Judée, et auquel Manahem, roi d'Israël, offrit mille talens pour en obtenir des secours. On croit que ce Phul était le même roi de Ninive qui, touché des discours de Jonas, fit pénitence avec tout son peuple. Plusieurs historiens pensent qu'il donna le jour à Sardanapale, dernier roi des Assyriens.

SARDANAPALE.

Sardanapale surpassa tous ses prédécesseurs en mollesse, en luxe et en débauches. Il perdait sa vie au milieu de ses maîtresses, habillé et fardé comme ces femmes, et s'occupant à filer avec elles. Il amassa de grands trésors qu'il n'employa qu'à varier ses voluptés.

Arbace, gouverneur des Mèdes, osa enfreindre la défense de pénétrer dans le palais. Révolté de voir la conduite infâme de Sardanapale qui, oubliant son rang et son sexe, outrageait les lois, la religion et la gloire du trône, il ne put supporter plus long-temps que des gens de courage restassent soumis à un prince si indigne de régner. Il sortit dans la ville, divulgua tous les secrets de ce foyer de débauches, de vices et de prostitution.

Bélésis, gouverneur de Babylone, et d'autres grands formèrent avec lui une conspiration pour renverser du trône ce prince efféminé.

Au premier bruit de la révolte, le roi se cacha dans les appartemens les plus retirés de son palais. Mais enfin, se croyant au moment d'y être pris, le désespoir lui tint lieu de courage; il sortit de la ville avec quelques amis, rassembla des troupes, combattit les rebelles, et gagna sur eux trois batailles. Vaincu dans un dernier combat, il prit la fuite et s'enferma dans la ville de Ninive, espérant qu'une aussi forte cité serait pour lui un asile inexpugnable.

Un ancien oracle disait que jamais cette ville ne serait prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Cet oracle rassurait complètement Sardanapale; mais un jour il apprit que les eaux du Tigre, se débordant avec violence, avaient abattu vingt stades de murs et ouvert un large passage aux ennemis. Il se crut alors perdu; et, voulant effacer par une mort courageuse la honte de sa vie, il se fit préparer un bûcher, y mit le feu et s'y brûla avec ses eunuques, ses femmes et tous ses trésors.*

Après sa mort on lui érigea une statue,

---

* An du monde 3254. — Avant Jésus-Christ 750.

qui le représentait dans l'attitude d'un danseur. Le piédestal portait cette inscription : « Mange, bois, goûte tous les plaisirs ; » tout le reste n'est rien. »

Le premier empire des Assyriens finit avec la vie de Sardanapale, après une durée de plus de quatorze cent cinquante ans.

Trois grands royaumes se formèrent de ses débris ; l'un fut celui des Mèdes, qui durent leur liberté à Arbace, chef de la conspiration. Bélésis s'empara du trône des Assyriens de Babylone ; et un prince, nommé Ninus le jeune, devint le roi des Assyriens de Ninive.

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS.

Ce second empire dura 210 ans, depuis la mort de Sardanapale jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître de l'Orient, donna le célèbre édit qui termina la captivité des Juifs.

ROIS DE BABYLONE.

BÉLÉSIS ou NABONASSAR.

(An du monde 3257. — Avant Jésus-Christ 747.)

Bélésis ou **Nabonassar** donna son nom à une époque astronomique très fameuse dans l'Orient. On prétend qu'il était prêtre et astrologue; il régna douze ans; son fils Mérodach Baladan lui succéda. Le roi des Juifs Ézéchias reçut les ambassadeurs de ce prince pour le féliciter sur sa convalescence : les autres rois de Babylone sont restés inconnus.

ROIS DE NINIVE.

THÉGLATHPHALAZAR.

Il donna des secours à Achas, roi de Juda, qui dépouilla le temple de Jérusalem pour lui payer des subsides. Le roi d'Assyrie ajouta à son empire la Syrie et la Palestine. Il battit Aza, roi des Syriens, s'empara de Damas, et cette conquête renversa le trône de Syrie. Phacée, roi d'Israël, perdit ses États, et celui de Jérusalem devint tributaire du roi de Ninive.

SALMANAZAR.

Sous le règne de ce prince, Osée, roi de Samarie, s'allia avec l'Éthiopien Sabacus, maître de l'Égypte, pour secouer le joug des Assyriens. Salmanazar leur fit la guerre; après un siége de trois ans, il s'empara de Samarie, et chargea de chaînes le roi Osée, qui termina ses jours dans la captivité. Il emmena dans ses États tout le peuple samaritain, et détruisit ainsi le royaume des dix tribus d'Israël. Sous son règne vécut le saint homme Tobie; il gagna la faveur du roi, et devint un de ses principaux officiers.

Salmanazar régna quatorze ans et laissa le trône à son fils Sennachérib.

SENNACHÉRIB.

Ce nouveau roi, voulant obliger Ézéchias à lui payer le tribut qu'il lui devait, entra dans la Judée, la pilla, trompa le roi des Juifs par ses négociations, épuisa son trésor, battit les Égyptiens qui venaient à son secours, et porta ses armes dans l'Égypte qu'il ravagea.

Après cette invasion il revint de nouveau faire le siége de Jérusalem; mais l'armée de Juda lui livra une grande bataille, le mit en déroute, et lui tua cent quatre-vingt mille hommes.

Sennachérib, dans le cours de ses victoires, s'était donné le titre de roi des rois; après cet échec terrible il revint dans ses États, dépouillé de sa gloire et couvert de la honte que lui causait la perte presque totale d'une si puissante armée. Furieux de sa disgrâce, il fit peser sur ses sujets la tyrannie la plus cruelle. Les Juifs se virent particulièrement exposés à sa colère; il en faisait chaque jour massacrer un grand nombre, et laissait leur corps dans les champs, sans permettre qu'on leur donnât la sépulture. Son caractère était si féroce qu'il se rendit odieux à sa propre famille. Ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans un temple consacré au dieu Nesroch. Ces deux parricides coururent chercher un asile en Arménie; ils laissèrent le trône de Ninive à leur frère Asarhaddon.

ASARHADDON.

Le dernier des successeurs de Baladan, roi de Babylone, étant mort sans héritier, tout ce pays fut pendant huit ans plein de troubles et d'anarchie. Asarhaddon profita de ces désordres pour s'emparer de Babylone qu'il réunit à son empire. La Syrie et la Palestine reconnaissaient son autorité; il porta ses armes dans le pays d'Israël, et fit captifs tous ceux que son père y avait laissés. Mais comme il ne voulait pas que ce pays demeurât désert, il le peupla de colonies qu'il fit venir des rives de l'Euphrate. Ses troupes réprimèrent aussi la révolte des Juifs, et ramenèrent prisonnier le roi Manassé, qui resta quelque temps dans les fers à Babylone; dans la suite on lui permit de retourner à Jérusalem. Asarhaddon avait régné trente-neuf ans à Ninive et treize à Babylone. Son règne fut heureux et glorieux. Saosduchin, son fils, appelé dans l'Écriture Nabuchodonosor, lui succéda.

NABUCHODONOSOR Ier.

Ce roi défit en bataille rangée le roi des Mèdes, dans la plaine de Ragan; il prit Ecbatane, la capitale de la Médie, et retourna victorieux à Ninive. Le fameux Holopherne, général des armées de Nabuchodonosor, rangea plusieurs pays sous sa do-

mination, et se rendit par son orgueil, par ses victoires et par le nombre de ses soldats la terreur de l'Orient. Mais comme il assiégeait en Judée la ville de Béthulie, une femme juive, nommée Judith, abattit ce colosse : elle entra dans sa tente et le poignarda pour sauver sa religion et sa patrie.

La mort d'Holopherne ranima le courage des Juifs ; ils battirent complètement les Assyriens, et les obligèrent de sortir de leur pays.

Saracus, autrement nommé Chynaladanus hérita du trône de Nabuchodonosor.

SARACUS, AUTREMENT NOMMÉ CHYNALADANUS.

Saracus se fit mépriser par ses vices et par sa lâcheté. Tous les ressorts de l'État se détendirent ; les grands, n'étant plus retenus par aucun frein, répandirent le trouble et la confusion dans l'empire. L'un d'eux, nommé Nabopolassar, se rendit maître de Babylone, où il régna vingt et un ans.

Pour soutenir sa révolte, il s'allia avec Cyaxare, roi des Mèdes. Leurs armées réunies assiégèrent Ninive, la prirent, la détruisirent de fond en comble. Saracus y perdit la vie.

Depuis la ruine de Ninive, Babylone devint la seule capitale de l'empire d'Assyrie. Les Babyloniens et les Mèdes s'attirèrent par leurs victoires la jalousie des autres peuples. Néchao, roi d'Égypte, voulant réprimer leur ambition, porta ses armes dans leurs États, et remporta sur eux de grands avantages.

NABOPOLASSAR.

(An du monde 3378.—Avant Jésus-Christ 626.)

Le roi d'Assyrie voyait avec peine que la Syrie et la Palestine, profitant de la protection de Néchao, s'étaient soustraites à son obéissance. Son âge et ses infirmités ne lui permettant plus de commander ses troupes, il associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et il l'envoya en Judée, à la tête d'une forte armée, la troisième année du règne de Joachim, roi de Juda.

Nabuchodonosor battit les Égyptiens, conquit la Syrie et la Palestine, assiégea Jérusalem, s'en rendit maître, fit mettre Joachim aux fers, emmena captifs plusieurs princes ainsi qu'un grand nombre de Juifs, et transporta en Assyrie tous les trésors du palais, avec une partie des vases du temple de Salomon.

C'est à cette époque que commença la captivité des Juifs, qui dura soixante-dix ans.

NABUCHODONOSOR II.

(An du monde 3398.—Avant Jésus-Christ 606.)

Nabuchodonosor apprit en Judée la mort de son père; il revint à Babylone et prit possession de son vaste empire, qui comprenait la Chaldée, la Syrie, l'Arabie, la Palestine. Ce fut pendant son règne que Daniel prophétisa et s'acquit en Assyrie une grande renommée en interprétant les songes du roi, que les astrologues chaldéens n'avaient pu expliquer.

Nabuchodonosor venait de rétablir Joachim sur le trône de Juda. Ce prince se révolta, et le roi envoya contre lui des troupes; mais elles le trouvèrent mort. Jéchonias, son fils, était sur le trône et persistait dans la révolte.

Les Assyriens formèrent le blocus de Jérusalem. Fatigué de la longueur de ce siége, Nabuchodonosor vint lui-même prendre le commandement de son armée. Il pressa les attaques, entra dans Jérusalem, enleva ce qui restait des trésors du temple et du palais, et les fit transporter à Babylone, où il emmena captifs le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, les grands du royaume et ses principaux officiers. En partant, il plaça sur le trône Sédécias, l'oncle du dernier roi. Ce prince ne fut pas plus soumis et plus reconnaissant que ses prédécesseurs; il fit alliance avec Éphrée, roi d'Égypte, et rompit le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Babylone.

Les Assyriens remportèrent la victoire sur les Juifs et les Égyptiens; après un siége d'un an, Nabuchodonosor prit d'assaut la ville de Jérusalem, y fit un carnage effroyable, ordonna qu'on tranchât la tête aux deux fils de Sédécias, en présence de leur père. Les habitans de la ville les plus distingués subirent le même supplice; on creva les yeux à Sédécias, qui vécut et mourut prisonnier à Babylone. La ville et le temple furent pillés, brûlés, et toutes les fortifications démolies.

Le roi, enivré d'orgueil par le succès de cette guerre, se fit faire une statue d'or, haute de soixante coudées. Il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, sous peine d'être livrés aux flammes. Ce fut dans cette circonstance que trois jeunes Hébreux, refusant de se prêter à ce culte idolâtre, se sauvèrent miraculeusement de la fournaise ardente où ils avaient été jetés. Frappé de ce prodige, Nabuchodonosor défendit de blasphémer le Dieu des Juifs, et combla de faveurs les trois jeunes martyrs.

Quatre ans après la destruction de Jérusalem, Nabuchodonosor assiégea Tyr, une des plus riches et des plus commerçantes villes de l'Orient. Le roi des Thyriens, Stobal, se défendit avec vigueur; et pendant ce long siége les Assyriens souffrirent des fatigues incroyables. L'Écriture Sainte dit que *toute tête en était devenue chauve et toute épaule pelée.* Réduits à l'extrémité, les habitans de Tyr abandonnèrent leurs foyers, et se retirèrent dans une île voisine qu'ils fortifièrent; ils y bâtirent une nouvelle Tyr, qui effaça l'ancienne par son éclat et par sa gloire.

Nabuchodonosor, vainqueur dans toutes les guerres qu'il avait entreprises, ne s'occupa plus qu'à agrandir et à embellir la ville de Babylone. Mais, au moment où rien ne semblait devoir manquer à sa félicité, un songe effrayant vint troubler son repos. Les prêtres chaldéens ne purent l'expliquer. Daniel seul l'interpréta et lui annonça que Dieu, irrité de son orgueil, voulait le punir, qu'il serait privé pendant sept ans de la raison, et obligé de vivre avec les animaux des forêts. Les livres saints assurent qu'il fut transformé véritablement en bête.

Ces sept années de châtimens et d'exil accomplies, Nabuchodonosor remonta sur le trône, plus puissant que jamais. Il mourut après un règne de quarante-trois ans; les Assyriens le regardèrent toujours comme le plus grand de leurs rois.

ÉVILMÉRODACH.

Le fils de Nabuchodonosor n'hérita pas des grands talens de son père. Il ne régna que deux ans, et se rendit si odieux par ses débauches et par ses cruautés que ses parens conspirèrent contre lui et le tuèrent. Ce fut lui qui fit jeter dans la fosse aux lions le prophète Daniel. L'histoire cite cependant un trait d'humanité de ce roi; il fit sortir Jéchonias de la prison où on le détenait depuis trente-sept ans.

NÉRIGLISSAR.

Ce prince, beau-frère du dernier roi, s'était mis à la tête des conjurés qui l'avaient détrôné. Il s'empara du trône; mais son règne ne dura que quatre ans. Il déclara la guerre aux Mèdes; ceux-ci appelèrent les Perses à leur secours. Cyaxare, qui commandait les deux armées, lui livra bataille et le tua. Son fils lui succéda.

LABOROSOARCHOD.

Ce roi vicieux se livra sans frein à tous les excès; sa violence et ses débauches révoltèrent ses sujets, qui lui ôtèrent le trône et la vie. Il ne régna que neuf mois.

NABONIT ou BALTHASAR.

(An du monde 3466.— Avant Jésus-Christ 538.)

Les Mèdes et les Perses, poursuivant le cours de leurs victoires, battirent les armées assyriennes, et assiégèrent Babylone.

Pendant ce siége, au milieu d'un festin, Balthasar, selon l'Écriture, vit, sur la muraille, une main qui traçait des caractères mystérieux. Daniel, appelé pour les expliquer, dit au roi que Dieu avait résolu de lui ôter la vie et de donner son royaume aux Mèdes et aux Perses. Cette même nuit, Cyrus ayant trouvé le moyen d'introduire, par un canal souterrain, ses troupes dans la ville, Babylone fut prise, et Balthasar périt. Telle fut la fin de l'empire de Babylone, qui dura deux cent dix ans depuis la destruction de celui de Ninive.

FIN DE L'HISTOIRE D'ASSYRIE ET DU TOME PREMIER.

615249

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS. Pag. 5
CHAP. 1. Des anciens peuples. 19
—— 2. De l'Égypte et de ses rois. 25
—— 3. Temps fabuleux, temps héroïques. 45
Rois d'Égypte. Ib.
Ménès. 50
Osymandias. 51
Euchoréus. 52
Mœris. 53
Rois pasteurs. Ib.
Amosis ou Thethmosis. 54
Ramescès Miamum. 55
Sésostris. 56
Phéron. 62
Protée. 63
Rhampsinit. Ib.
Chéops et Chephren. 64
Mycérénus. Ib.
Asychis. 65
Pharaon. 66
Sézac. Ib.

Zara. Pag. 67
Anysis. Ib.
Séthos. 68
Taracca. 69
Les douze rois. 70
Psammitique. 73
Néchao. 75
Psammis. 77
Apriès ou Ophra. Ib.
Amazis. 79
Psammenits. 82
Gouvernement de l'Égypte sous les rois de Perse. 84
Gouvernement de l'Égypte sous les Lagides. 97
Ptolémée Lagus ou Soter. Ib.
———— Évergète. 105
———— Philopator. 110
———— Physcon. 125
———— Lathyre Alexandre. 130
———— Alexandre II. 135
———— Aulètes. 137
Cléopâtre et Ptolémée. 145
Cléopâtre seule. 155

PEUPLES D'ASIE.

Assyriens. 173
Rois d'Assyrie. 178

Nembrod. Pag. 178
Ninus. 179
Sémiramis. 181
Ninias. 185
Sardanapale. 187
SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS. 189
Rois de Babylone. 190
Bélésis ou Nabonassar. Ib.
Mérodach-Baladan. Ib.
Rois de Ninive. Ib.
Theglathphalazar. Ib.
Salmanazar. 191
Sennachérib. Ib.
Asarhaddon. 192
Nabuchodonosor I. 193
Saracus, autrement nommé Chydalanus. 194
Nabopolassar. 195
Nabuchodonosor II. 196
Evilmérodach. 199
Nériglissar. 200
Laborosoarchod. Ib.
Nabonit ou Balthasar. Ib.

FIN DE LA TABLE.

Google

BIBLIOTECA